

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC A TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

GILLES PARENT

BAC. ES ARTS (ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS AU SECONDAIRE)

LA QUÊTE DU HÉROS DANS LA TRILOGIE DE ROCH CARRIER
(La guerre, yes sir !, Floralie, où es-tu ? et Il est par là, le soleil).

LE 4 MAI 1989

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance au professeur Jean-Paul Lamy qui, par ses judicieux conseils et commentaires, a su me guider dans les dédales de mon expérience de rédaction.

Je remercie également monsieur Jean-Paul Lamy pour sa grande patience et la grande confiance qu'il m'a témoignée. Il m'a permis de voir la lumière au bout du tunnel qui, en maintes occasions, me semblait inaccessible.

Enfin je désire remercier mon amie Dany qui a su me supporter par ses encouragements pendant la rédaction de ce mémoire de maîtrise.

TABLE DETAILLEE DES MATIERES

Remerciements	i
Table détaillée des matières	ii-iii
Introduction	1-14
CHAPITRE 1 <u>La Préparation</u>	15-30
1- <u>La guerre, yes sir !</u> . L'injonction de départ (20); la stabilité (21-23); la montagne protectrice(24).	
2- <u>Floralie, où es-tu ?</u> . Le départ (24); le seuil à franchir (25).	
3- <u>Il est par là, le soleil</u> . La gestation (26); l'autorité du père (27); la rupture (28).	
CHAPITRE 2 <u>La mort initiatique</u>	31-77
1- <u>La guerre de l'intérieur</u> (32); l'orgie rituelle (36); la sexualité (38); violence et excentricité (40).	
2- <u>De la plaine à la montagne: la forêt</u> . Le rapt (43); descente dans la nuit initiatique (50); Néron (50); les sept péchés capitaux (53); le Père Nombrillet (55); l'enseignement naturel (58); l'abandon (59); l'ignorance (61); la connaissance (62); à la recherche de Floralie (63); l'enseignement spirituel (65).	

3- La naissance à la vie. A la recherche du fil d'Ariane (68); la dame anglaise (69); les deux soldats (71); Maurice Richard (71); l'apprentissage matériel du labyrinthe (72); la fascination de l'échec (75); Papatakos (75); Boris Rataploffsky (76).

CHAPITRE 3 La re-naissance 78-102

1- L'illusion. La sortie périlleuse (79); la re-naissance (81); un combat factice (83); un cosmos renouvelé (87).

2- Un monde à faire. La re-naissance périlleuse (88); la purification (89); à l'aurore du monde (91); la sortie heureuse (92); le baptême (94); un monde à fonder (95).

3- A la poursuite de la lumière. L'héritage (98); l'angoisse de Dédale; le triomphe du Minotaure (100).

Conclusion 103-110

Bibliographie 111-125

INTRODUCTION

Nombre d'écrivains semblent posséder un sixième sens grâce auquel ils peuvent saisir une réalité ou des phénomènes qui échappent à la majorité de leurs contemporains. Ce trait qui les caractérise leur permet de prévoir les changements que connaîtra la société dans laquelle ils évoluent. C'est pourquoi une oeuvre peut se démarquer à l'occasion de la réalité quotidienne au moment où elle paraît et s'avérer juste par la suite avec le recul du temps. Nous rejoignons ainsi ce que Victor Hugo a écrit à propos du poète dans son volume Les rayons et les ombres:

Il voit, quand les peuples végètent!
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits d'ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.(...)
Peuples! écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul distingue en leurs flancs
[sombres
Le germe qui n'est pas éclos.(1)

Certains écrivains usent de ce pouvoir pour promouvoir une idéologie nouvelle. Ils font, ce que l'on peut appeler, de la littérature engagée. D'autres cependant refusent de "s'engager" de cette façon. Pour eux la littérature doit être gratuite, leur seul "engagement" consistant à créer des oeuvres qui soient belles et réussies au plan littéraire.

1- Victor Hugo Oeuvres complètes, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1944, p. 219 et 220.

Roch Carrier se situe dans ce second groupe. Il se défend bien d'être au service d'une cause. Il écrit d'ailleurs à ce sujet, sur le rabat de la page couverture de son premier roman La guerre, yes sir !, qu'il "n'aime pas les systèmes". Ainsi, il a le loisir d'écrire ce que bon lui semble au moment où il le veut bien. Par cela, Roch Carrier se distingue des André Malraux, Gérard Godin, Hubert Aquin. Pour lui, l'écriture est un jeu: "Quand j'écris un roman, je joue"(2), dit-il.

Nous avons pris le parti d'étudier un auteur pour qui l'acte d'écrire est primordial, pour qui l'histoire à raconter constitue la préoccupation fondamentale. Reconnu comme un conteur naturel, comme un romancier prolifique et important, Roch Carrier mérite notre attention et notre intérêt. La réputation qu'il s'est créée nous incite à examiner sa production, à aller au-delà d'une lecture immédiate et de premier niveau.

Le talent de Carrier paraît redevable à ces anciens conteurs qui savaient tenir en haleine des dizaines de personnes lors des veillées québécoises d'antan. Nous percevons chez lui un désir de raconter pour plaire à

2- En collaboration, Le roman contemporain d'expression française, Actes du colloque de Sherbrooke (du 8 au 10 octobre 1970), Sherbrooke, CELEF, 1971, Exposé de Roch Carrier, p. 266.

son auditoire et retenir son attention du début à la fin. Malgré qu'il emprunte à la langue orale, Roch Carrier sait, en bon écrivain qu'il est, intégrer cet apport à son oeuvre en évitant la surcharge. Il ne faut pas oublier que ce conteur naturel est aussi détenteur d'un doctorat en lettres et en conséquence doué d'un esprit critique capable de le guider dans l'élaboration de son oeuvre.

Fils de Georges Carrier, commerçant, et de Marie-Anne Tanguay, Roch Carrier voit le jour le 13 mai 1937, à Sainte-Justine de Dorchester. Il effectue ses études au Nouveau-Brunswick, au collège Saint-Louis, et s'inscrit par la suite à la faculté des lettres de l'Université de Montréal. Son premier livre, un recueil de poèmes intitulé Les jeux incompris, est publié en 1956. Il récidive avec Cherche tes mots. Cherche tes pas. (1958). De 1958 à 1961, il enseigne et fait du journalisme. Il séjourne ensuite en France de 1961 à 1964 pour faire des études de troisième cycle. De retour au Québec, il publie un recueil de contes intitulé Jolis deuils (1964), contes écrits en France. Ce livre est remarqué et mérite à son auteur le prix de la Province de Québec, catégorie oeuvre d'imagination.

Revenu au pays, Carrier constate que la société a changé. Il éprouve du mal à reconnaître le Québec qu'il

avait quitté. Ce malaise, il tente de l'exorciser avec son premier roman La guerre, yes sir ! (1968), qui lui vaut une deuxième place au concours littéraire de la Ville de Montréal. Devenu professeur à l'Université de Montréal et au collège militaire de Saint-Jean, il continue néanmoins d'écrire et publie en 1969 son deuxième roman Floralie, où es-tu ?, qui le place finaliste au prix du Gouverneur général du Canada.

L'année 1970 est très chargée pour le romancier. Avant de boucler sa trilogie, Carrier tente une incursion au théâtre en adaptant son roman La guerre, yes sir ! pour la scène. Il devient docteur de l'Université de Paris, grâce à une thèse qu'il soutient sur Blaise Cendrars. Au cours de cette même année, il termine sa trilogie romanesque et fait paraître Il est par là, le soleil qui raconte les tribulations d'un jeune homme de la campagne venu à la ville pour se tailler une place. Par la suite, il publie successivement L'aube d'acier (1971), un recueil de poèmes écrits en 1960, un scénario pour un film d'enfant, Le martien de Noël (1971), et depuis, une dizaine de textes qui logent à l'enseignement de la nouvelle, du théâtre ou du roman.

L'ensemble des oeuvres de Roch Carrier met en présence des êtres qui éprouvent un vif sentiment du droit à être et à vivre de sorte que leur quête existen-

tielle constitue leur préoccupation fondamentale. Qu'ils soient à la campagne ou à la ville, et surtout à la campagne, une interrogation constante les habite: "Quel est le sens de la vie et comment puis-je améliorer mon sort ?" C'est en regard de ces questionnements que s'inscrit le sujet de notre mémoire. Pour étudier cette quête des personnages de Roch Carrier, nous avons limité notre corpus d'étude aux romans qui constituent la trilogie: La guerre, yes sir !, Floralie, où es-tu ? et Il est par là, le soleil.

Pour en arriver à une analyse sérieuse de ces oeuvres, nous avons dû définir notre problématique de travail, cerner le plus possible notre hypothèse de départ. Après plusieurs lectures des trois romans retenus, une interrogation s'est imposée et a commandé l'orientation de notre recherche: Roch Carrier crée-t-il des héros exemplaires ou des héros déchus ? Dans sa quête, le protagoniste réussit-il ou non à atteindre l'objectif visé ? En d'autres termes, passe-t-il ou non l'épreuve de l'initiation ?

La quête du héros de Carrier doit évidemment être perçue en terme d'évolution. Mieux encore, son examen doit pouvoir mettre en lumière ce qui la cause. C'est alors que nous avons eu recours à la grille d'analyse mise au point par Simone Vlerne dans Rite, roman,

initiation(3). Cette grille d'analyse accorde une importance primordiale à l'évolution du héros. Pour développer cet instrument d'analyse, l'auteure a puisé dans les nombreux ouvrages de Mircea Eliade, qui s'est penché sur l'étude du comportement des individus dans les sociétés primitives et, par extension, sur l'examen du rite de l'initiation dans ces sociétés. Elle en arrive ainsi à définir l'initiation comme étant "une mutation ontologique du régime existentiel"(4). Ce qui entraîne le néophyte à surmonter les épreuves que lui impose son voyage initiatique. S'il y réussit, il deviendra "autre" et participera à l'organisation de la société à laquelle il a choisi d'appartenir. S'il échoue, il est condamné à la déchéance, quelques fois même à la mort.

A l'aide de cette grille d'analyse, nous pouvons vérifier si le héros peut effectivement parvenir au terme de son voyage initiatique et accéder ainsi à une vie nouvelle. De la sorte, nous pouvons répondre à l'interrogation qui fait l'objet de la présente recherche.

3- Vierende, Simone, Rite, roman, initiation, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1973, 138 pages.

4- Ibid., p. 8.

Le scénario initiatique élaboré par Simone Vlierne se compose de trois phases bien distinctes: la préparation, la mort initiatique et la re-naissance.

La mort initiatique - qui est le but visé par le voyage initiatique- demande une préparation. Le novice ne peut entreprendre le périple de la "descente aux enfers" sans avoir préalablement vécu la séparation d'avec son monde, d'avec sa société. Or la préparation constitue précisément l'étape préliminaire à la mort initiatique.

Dans les sociétés primitives, la préparation se faisait selon un rituel déterminé. On commençait alors par établir le lieu de l'initiation en aménageant un espace éloigné du lieu de la vie courante. Cet espace était habituellement orné de symboles qui l'assimilaient au royaume de l'au-delà. Venait ensuite la purification, marquée par des cérémonies spécifiques: la baignade, la tonsure, le jeûne, l'abstinence..., des gestes destinés à traduire l'importance de l'événement, sa dimension sacrée. Le novice est enfin arraché à son milieu pour être conduit au lieu désigné pour l'initiation. Et c'est au cours de cette retraite qu'il se prépare à se dépouiller de sa condition première, à se débrouiller comme un adulte responsable, à faire face aux difficultés inhérentes à sa nouvelle condition, à

marcher sur les traces du premier homme. Comme à l'origine du monde (5). Plutôt que d'être vécu, il s'exerce à vouloir vivre par lui-même, acceptant, pour ce faire, les contrariétés auxquelles il est confronté. C'est d'ailleurs le prix à payer pour préparer le voyage à faire, celui qui le conduira vers l'ailleurs choisi pour réaliser son rêve de vie.

Le rituel de la préparation terminé, s'enclenche le rite de l'initiation proprement dite, celui qui doit conduire vers la mort initiatique. C'est là l'étape la plus complexe et la plus longue du scénario initiatique. Le novice est alors appelé à vivre de façon définitive la rupture avec son état naturel et originel. Il lui faut revenir "à la page blanche" de l'existence, au commencement absolu. Une régression dans l'indistinct primordial, dans une sorte de nuit foetale lui est nécessaire pour pouvoir naître à nouveau, pour devenir un homme complet, un adulte responsable et autonome. L'expérience de la mort initiatique en est une d'épreuves difficiles et répétées. Aussi le novice doit-il s'armer de détermination et de courage pour la réussir.

Cette expérience de la mort est en quelque sorte un voyage dans l'au-delà. Or ce voyage est trivalent, note

5- Eliade, Mircea, Naissances mystiques, Paris, Gallimard, 1959, p. 25.

Simone Vlierne. Il peut être une expérience où le néophyte doit faire fi de la nourriture parce que "les morts ne se nourri[ss]ent pas", et que le jeûne est un moyen pour se rapprocher du sacré. Par cette privation, il tente de se purifier et d'abolir son être ancien. Une autre façon de mourir à son passé consiste à réintégrer l'état antérieur à la vie, soit le "regressus ad uterum", dont parle Eliade à la suite de Jung. Ce qui peut se traduire par des images symbolisant soit une matrice, soit des monstres avaleurs ou cruels. Dans ce monde de chaos, l'essentiel est de sortir vivant d'un affrontement qui, normalement, devrait provoquer la mort. Le novice se doit de sortir de ce lieu prénatal, par lequel il lui faut passer pour renaître. Une troisième manière d'abolir l'être ancien et de mourir à son existence première consiste en un voyage soit vers les enfers ou vers le ciel. L'importance de ce trajet requiert l'assistance d'un guide, d'un initiateur. A défaut de cette aide, le novice risque de se perdre. Comment peut-il faire ce voyage vers cet ailleurs mystérieux (nuit, labyrinthe ou île) sans l'aide expérimentée de celui qui sait, de celui qui a déjà accompli pareil parcours paradoxal ?

La seconde partie du voyage initiatique est déterminante pour le novice. Elle assure le passage d'une manière d'être à une autre, passage qui ne peut se

produire que par la mort à ce que l'on est pour naître "autre", conformément à l'image idéale révélée par la tradition culturelle ou la maturation religieuse et sociale.

La sortie de ce périlleux voyage, qui vise la transformation radicale du novice, n'est que l'aboutissement des rites précédents et s'actualise par des images de naissance. Le novice est mort pour renaître. Cette "seconde" naissance est marquée par un symbolisme ambivalent: ou bien elle est traduite par des images qui montrent que l'introduction dans ce monde nouveau est difficile (sortie d'un monstre, feu purificateur) ou bien elle est évoquée par des images qui insistent sur le côté heureux de l'événement.

Au terme du voyage apparaît un nouvel être, totalement différent de celui qui avait entrepris la quête. Aussi prend-il un nouveau nom. Pour mieux marquer la distance avec le passé. Devenu une sorte de héros exemplaire, il peut dorénavant participer à la vie de la communauté et devenir à son tour un initiateur. Parce qu'il sait dorénavant, parce qu'il connaît le mystère de ses origines, les vraies dimensions de l'existence.

Ce modèle d'initiation, dont nous venons de décrire

les grandes articulations, nous servira de grille⁽⁶⁾ pour examiner la quête du héros de Roch Carrier dans chacun des romans qui composent sa trilogie. Cependant, il faut bien noter que ce scénario développé par Simone Vierne s'appuie sur les nombreuses observations notées par Mircea Eliade. De ce fait, il faut retenir que nous suivons une démarche qui s'assimile à ce scénario en tenant compte toutefois de la réalité contemporaine dont s'inspire Carrier. Les acteurs évolueront à travers des événements forcément différents de ceux que nous avons rencontrés chez Vierne ou Eliade. L'essentiel demeure cependant le même: le néophyte doit quitter un monde pour un autre auquel il veut appartenir. Et, pour ce faire, il lui faut se transformer totalement. Il lui faut mourir à un mode d'être et naître à une vie nouvelle. Cette mutation ontologique et existentielle ne peut se produire qu'après avoir surmonté nombre de difficultés. C'est la victoire sur les obstacles qui se dressent sur sa route qui qualifie le néophyte et lui méritera le changement désiré.

Etant donné que notre grille d'analyse comporte trois étapes bien distinctes, il nous est apparu opportun d'organiser la matière de notre mémoire selon cette division.

6- Voir le tableau de la grille à la page 15.

Notre premier chapitre s'attardera à l'examen de la préparation du néophyte à son voyage initiatique dans chacun des trois romans. Plus précisément, nous étudierons la première étape du cheminement de Corriveau et de la communauté de Bralington Station (La guerre, yes sir), d'Anthyme et de Floralie (Floralie, où es-tu ?) ainsi que de Philibert (Il est par là, le soleil) qui s'apprête lui aussi à réorienter sa vie. Nous ferons ressortir les moyens empruntés par les novices pour s'engager véritablement sur la voie de leur initiation, de la réalisation de leur rêve de vie.

Le deuxième chapitre montrera l'entrée dans la mort initiatique de chacun des héros des romans qui composent la trilogie de Carrier. Nous verrons comment les Corriveau, Anthyme, Floralie et Philibert vivent leur mort initiatique; nous essaierons de mettre en relief les conditions d'existence qui sont les leur et qui les placent analogiquement sur le parcours de la "descente aux enfers". Quelles sont les difficultés que chacun d'entre eux doit vaincre pour abolir son passé et espérer accéder à une mutation ontologique et existentielle ? Voilà, en somme, l'objet de cette partie.

Notre troisième chapitre s'attachera à montrer dans quelle mesure les héros de Carrier réalisent leur objectif. D'abord, réussiront-ils tous à surmonter les

épreuves de qualification ? Y en a-t-il même qui atteignent leur but ? Quelles sont les causes de leur échec ou de leur succès ? Telles sont les questions qui méritent d'être posées et qui orientent le contenu de ce dernier chapitre.

Suivra une conclusion dans laquelle nous tâcherons de faire le point. Nous essaierons de voir le lien qui unit chacun des principaux personnages de la trilogie romanesque de Carrier et nous tenterons de dégager un sens à leur quête dans le contexte socio-culturel où elle est engagée.

Grille élaborée par Simone Vierne.(7)

Préparation		Mort initiatique				Re-naissance	
		Rites d'entrée		Voyage dans l'au-delà			
Etablir le lieu sacré :		- rapt	P	- épreuves, mise à mort		Sortie périlleuse	
Brousse/nature, maison cultuelle	P	- perte de connaissance (boissons, chants, jeûnes)	P SD Ch FM	• ascèse (tabous alimentaires, jeûnes, veille, silence)	tous	hors des monstres	P SD EM
Lieu consacré par une divinité, caverne mithriaque	EM			• tortures : dépècement initiatique, (fouet, brûlures et scarifications, tortures)	P SD Ch		
				Osiris/Orphée		Sortie heureuse	
Loge maçonnique préparée	FM	- Symplégades	P SD AI FM	(circoncision, subincision)	AI	geste de sortie	EM P
				- regressus ad uterum		réveil	Ch FM
Se purifier :				• image de l'embryon	P AI		
baignade, tonsure	P			• grottes, tombes (Mutter Erde)	P AI Ch EM FM	état enfantin (nudité, nourriture, langage inarticulé)	P SD
entrée au temple : purification, sacrifices	EM						
jeûnes, abstinence, recherche minéral	AI			• monstre avaleur (ancêtre mythique)	chthonien marin	nouveau nom	tous
enquête maçonnique	FM			• chaos originel, mère, mer	P SD		
					EM FM		
Séparation :				- voyage aux enfers ou au ciel			
d'avec la mère	P			• vers l'île de l'ancêtre mythique cf. Iles des Bienheureux	P		
loin des "non prêtres"	Ch			• descensus ad inferos	Ch EM AI		
entrée dans le lieu clos du temple	EM			• labyrinthe	P		
admission sous le bandeau, boisson d'oubli	FM			• centre du monde (poteau, arbre)	P Ch		
				• accès au ciel : ascensus	Ch EM FM		
Parallélisme avec les cycles initiatiques							
1 ^{er} cycle : largement ouvert		2 ^{ème} cycle : réservé à une catégorie plus fermée, accès à une certaine sacralité, assurance de survie				Accès direct au sacré dès ce monde Révélation suprême	
Initiations de puberté		Sociétés secrètes (de danses, de masques, hommes-panthères)				Chamans, medecine-men (mort physique pour les autres)	
Petits Mystères d'Eleusis Les trois premiers degrés culte de Mithra.		Grands Mystères d'Eleusis Les trois degrés suivants (participants)				Epopteia (ou mort) Prêtres de Mithra (ou mort)	
Aide de l'Alchimiste		L'Alchimiste durant les phases du Grand Œuvre				Découverte secret de l'Or et de la Vie éternelle.	
Apprenti maçon		Compagnon maçon				Maître (avec divers degrés) ou entrée dans l'Orient Eternel par la mort.	

P : initiation de puberté

EM : Initiations antiques (Eleusis, Mithra)

CHAPITRE 1

La préparation

Dès ses origines, le roman a tenté de mettre en place un héros en quête d'immortalité. Son créateur recherchait à travers lui une transcendance dans le temps. Cet être fictif voulait devenir quelqu'un d'"autre" comme si son état existentiel présent ne le satisfaisait pas, ne lui permettait pas d'étancher sa soif d'être. Ce désir de combler ce manque, de devenir plus complet conduit souvent le protagoniste à vouloir se faire selon une image idéale et à se réaliser en acceptant d'avance les difficultés auxquelles il lui faudra se mesurer. Car il sait que son bonheur est à ce prix. En d'autres mots, le héros romanesque se comporte souvent comme s'il voulait créer son "centre du monde" et franchir, dans ce but, les étapes qui y conduisent. Bref, son évolution peut être examinée sur le modèle du parcours initiatique.

Ce changement radical de l'être ne peut toujours s'accomplir que dans la mesure où le rituel initiatique aura été suivi jusqu'à la fin. Cela signifie que le néophyte ne peut espérer se transformer en demeurant statique. Le mouvement est à la base du passage d'un mode d'être à un autre, d'une situation existentielle à une autre. Il n'y a pas de héros exemplaire sédentaire. Comme pour tout être qui est sur le point d'entreprendre un voyage, le néophyte doit s'y préparer. Il lui faut

prendre les dispositions nécessaires pour réaliser ce passage.

Ce sont les éléments que nous nous proposons d'analyser dans ce chapitre à travers les oeuvres de la trilogie de Carrier.

La guerre, yes sir !

Une lutte armée éclate en Europe le 3 septembre 1939. Les six années que dure la guerre vont infléchir le destin des pays impliqués. Des millions de personnes vivront les pires horreurs. Bon nombre de Québécois seront également touchés par ce conflit. Le plus directement, ce seront ceux qui vont y participer et qui vont échapper à la mort. Ceux-là ne pourront survivre à l'événement sans être modifiés, sans être transformés radicalement. Ils auront vécu trop de drames et trop d'atrocités pour revenir au pays tels qu'ils étaient avant leur départ. Or, c'est dans ce contexte que se déroule l'action de La guerre, yes sir! de Roch Carrier.

L'auteur dédie son roman inspiré par la guerre à "ceux qui [l'] ont peut être vécu(e)". Mais il avoue "avoir rêvé" cet événement dramatique. Serait-ce là un prétexte pour justifier des situations qui, à cause de leur caractère exagéré, frôlent l'invraisemblance ? Quoi qu'il en soit, il va de soi qu'il s'agit d'une histoire fictive sur laquelle Roch Carrier a travaillé, de son

propre aveu, pendant une douzaine de jours(1). Mais ce qui importe, c'est que le roman s'inscrit dans une période marquante de l'histoire. Et le récit, si fictif soit-il, prend quand même racine dans la réalité, dans un conflit que la plupart des Québécois d'alors suivaient de près en imaginant souvent ce qui pouvait s'y passer.

Et Roch Carrier a tellement bien imaginé la réalité qu'elle s'est confondue avec la fiction chez quelques lecteurs. Cette réflexion, l'auteur l'a faite lui-même lors d'une entrevue: " les gens qui retournent sur les lieux dont je parle (...) s'attendent d'apercevoir au coin de la rue principale un soldat anglais en train de porter un cercueil"(2). Il explique d'ailleurs le mimétisme qu'il a voulu traduire lorsqu'il affirme à propos de la violence et de la vulgarité de certains de ses personnages: "Pour écrire mon roman, j'ai dû me dépouiller de tout ce qu'on m'avait appris pour revenir à la source de personnages d'instincts, de colères, de sentiments profonds"(3).

1- André Major, Roch Carrier nouvelle manière: "La guerre, yes sir !", Le Devoir, 2 mars 1968, p. 12.

2- Gilles Dorion, Maurice Emond, Roch Carrier: Entrevue, Québec français, octobre 1978, p. 38.

3- Alain Pontaut, Claude Pélouquin et la conférence blanche, La Presse, 2 mars 1968, p. 25.

Qu'en est-il exactement de ce roman de la guerre ? Un petit village non loin de Bralington Station est en deuil. Dans un cercueil, un jeune homme, nommé Corriveau revient chez lui, transporté par des soldats anglais. Se prépare alors une des plus belles fêtes campagnardes qui va faire l'objet du récit: la veillée au corps.

L'élément déclencheur de cette oeuvre, le retour au village de Corriveau mort, entraîne le lecteur dans un univers morbide, désespéré mais hallucinant. Il y règne une atmosphère qui rappelle par moments l'univers de Marie-Claire Blais.

Le personnage principal, le fils d'Anthyme Corriveau, habite un village paisible, protégé par la montagne. Rien, jusqu'à maintenant, ne semble l'inciter à quitter le monde où il vit. Mais voici qu'un beau jour, on lui enjoint de quitter la maison paternelle. "Retourne d'où tu viens et ne remets plus les pieds dans la maison"⁽⁴⁾, lui ordonne son père. Cette injonction de départ ne laisse pas de place à la négociation. Directe et impérative, elle oblige le jeune Corriveau à obéir et à quitter la demeure familiale. Sans mot dire.

4- Carrier, Roch, La guerre, yes sir !, Montréal, Éditions du Jour, 1968, p. 62.

Tenu de partir, le protagoniste du récit de Carrier amorce donc une "sorte de voyage initiatique". Il franchit la montagne et se retrouve dans un monde inconnu. Il est à la recherche d'un ailleurs où il pourra vivre, où il pourra assumer la responsabilité de son devenir. Or voici qu'il s'enrôle dans l'armée pour aller combattre auprès des Anglais.

L'Angleterre devient donc pour Corriveau cet ailleurs où il lui faut rompre totalement avec son passé pour exercer des fonctions nouvelles. C'est dans cet espace de "retraite" qu'il va apprendre à vivre différemment, qu'il va se confronter à des difficultés capables de le transformer, de le faire devenir "autre".

A l'instar du jeune Corriveau, d'autres personnages du roman instituent une quête qui leur permet d'évoluer ontologiquement. Bérubé et Henri sont amenés à vivre eux aussi ailleurs qu'au village de Bralington Station. Bérubé semble (l'auteur ne le précise pas) quitter la montagne de son plein gré alors que Henri est contraint d'aller se battre, d'aller faire la guerre.

On avait obligé Henri à se costumer en soldat. On l'avait poussé dans un bateau. On l'avait débarqué en Angleterre(5).

5- Ibid., p. 11.

Ces deux personnages quittent leur montagne natale pour se retrouver dans un espace étranger et peu sympathique.

D'autres toutefois demeurent à l'abri de la montagne. C'est le cas de Joseph, d'Arthur et d'Arsène. Mais il faut dire qu'Arthur et Joseph représentent ici des cas particuliers. Ces hommes vivent une angoisse existentielle profonde : ils ne veulent pas participer à une guerre qui ne les concerne pas, pour laquelle ils ne se sentent impliqués d'aucune façon. Mais ils savent qu'ils ne sont pas libres d'y aller ou non. La décision a été prise par d'autres et à leur place.

Dès les toutes premières phrases du roman, toute l'horreur du conflit mondial agresse. Pour éviter d'être circonscrit, l'homme en est même réduit à s'auto-mutiller :

Joseph ne haletait pas. Il venait comme l'homme qui marche vers son travail. Sur la bûche, mettrait-il sa main droite ou sa gauche? Sa main droite était plus forte, travaillait mieux. Sa main gauche était forte aussi. Joseph étendit les cinq doigts de sa main gauche sur la bûche (...) Quand la hache trancha l'os, Joseph ne ressentit qu'une caresse chaude, il souffrait depuis qu'elle était enfoncée dans le bois⁽⁶⁾.

Le drame de cette scène réside dans le fait que le geste du personnage en est un de "vertigineuse lucidi-

6- La guerre, yes sir !, p. 9.

té"(7), comme le souligne le narrateur. Pour Joseph, cette mutilation lui permet d'entrevoir des jours meilleurs. Elle le rend heureusement inapte au rôle qu'on lui avait tracé. Son handicap le range dans le camp privilégié des "exemptés" qui peuvent continuer à vivre là où ils sont. Tel est le prix à payer pour échapper à l'enrôlement et à la rupture d'avec son milieu.

Pour Arthur, le refus de quitter la montagne protectrice lui est moins coûteux. Poursuivi par la police militaire, il parvient à la déjouer. Il demande asile à Amélie, la femme de Henri, qui finit par l'accueillir chez elle: "Tu coucheras dans le grenier"(8), lui dit-elle. Mais elle se montrera par la suite fort conciliante. En signe de reconnaissance, Arthur doit voir à l'entretien de la ferme ainsi qu'à celui d'Amélie.

L'autre personnage romanesque qui ne quitte pas Bralington Station est Arsène, le boucher et le fossoyeur du village. Cet être de la terre, enraciné en elle, n'existe qu'en fonction d'une vie matérielle comme s'il était dépourvu d'intelligence.

7- Ibid., p. 9.

8- Ibid., p. 13.

La montagne de Bralington Station est exigeante envers ceux qui demandent sa protection contre l'étranger. Elle ne donne rien. Elle fait plutôt payer cher les services qu'elle rend. En retour, elle demande des signes évidents d'attachement. C'est ce qui fait que l'un perd l'usage d'une main, qu'un autre est prisonnier d'une femme et qu'un troisième s'avilit par le mercantilisme terre à terre de son action.

Cependant, ceux qui risquent une quête hors des murs du village réussissent à s'affranchir du joug du clan et trouvent une nouvelle dimension à leur être. Ils apprennent à vivre d'une vie autre, à voir le monde d'une autre façon et à se transformer totalement.

Floralie, où es-tu ?

Le fait de prendre femme, d'unir sa vie par les liens du mariage marque une étape importante dans la vie de l'individu. C'est se placer sur la voie de la mutation ontologique et sociale. Or c'est cette situation qui constitue l'intrigue de Floralie, où es-tu ?, le second roman de la trilogie de Roch Carrier. Chronologiquement antérieur au temps de l'action romanesque de La guerre, yes sir !, ce roman analeptique (l'expression est de René Dionne) nous raconte le mariage d'un homme de la montagne, Anthyme Corriveau, et d'une fille de la plaine, Floralie, (il s'agit des

parents du soldat mort à la guerre dans La guerre, yes sir !).

Dès la première page du roman, le narrateur présente le tout nouveau couple, sur le point d'effectuer un voyage vers le village de l'homme. Déjà, nous pouvons reconnaître des indices qui annoncent un périple initiatique. Au départ, Anthyme vient de vivre un événement extra-textuel, la cérémonie du mariage. Floralie a revêtu pour l'occasion la traditionnelle robe blanche, symbole de pureté et de virginité. C'est là une manifestation évidente de la préparation à l'initiation. Floralie, pure de toute souillure et l'âme consciente d'aucun mal (9), est prête à entreprendre un voyage qui modifiera sa condition et son existence. Elle s'apprête avec son mari à fonder une famille, une société. Et pour ce faire, elle doit troquer sa vie de célibataire pour celle de femme; elle doit passer de celle qui ne sait pas à celle qui sait.

Déjà, avant même que ne s'effectue le départ, Floralie appréhende la vie qui l'attend. Sa mère, celle qui sait, lui fait même revêtir le jour de son mariage une robe noire et donne ainsi à entendre qu'il faut mourir à son passé. Et même si Floralie ne prise guère ce rituel, elle doit le respecter.

9- Vierende, Simone, Rite, roman, initiation, p. 17.

Maman, se plaignit Floralie, Je suis pas bien dans cette robe. J'aurais voulu que tu me laisses porter ma robe blanche. Une robe noire c'est pas une robe de noce(10).

C'est d'ailleurs dans sa robe noire que Floralie quitte son foyer en compagnie de son mari pour se rendre au lieu de son initiation. Son départ marque la rupture avec son univers originel et l'oblige à prendre en charge sa propre destinée. Elle sait qu'au cours de son voyage, elle sera amenée à vivre quelque chose d'étrange, à entrer en contact avec le monde sacré tout comme Anthyme, son époux.

Mais avant d'accéder au mystère de la connaissance, les époux auront à franchir le seuil de la forêt, ce domaine de retraite qui n'appartient à personne, lieu hors de la vie courante. Comme le remarque Vlerne, cette retraite dans la forêt est plus qu'une séparation avec le monde profane. Elle marque une rupture d'avec le monde des vivants. C'est l'endroit où Floralie doit mourir à son passé profane pour re-naître à son futur sacré. Elle refait en quelque sorte le même chemin que le prince Tamino, personnage de La flûte enchantée de Mozart, qui est invité à vivre le voyage dans le domaine de la mort, de l'ailleurs(11). C'est une période

10- Carrier, Roch, Floralie, où es-tu ?, Montréal, Éditions du Jour, 1969, p. 9-10.

11- Rite, roman, initiation, p. 18.

d'angoisse qui attend Floralie. "La route sera dure"(12), avait dit sa mère.

La quête initiatique est donc véritablement enclenchée lorsque le narrateur dit:

La famille et les invités regardèrent le buggy...) disparaître derrière un halo de poussière(13).

Il est par là, le soleil

Le troisième roman de la trilogie de Roch Carrier raconte l'aventure d'un jeune homme de la campagne qui quitte la demeure familiale pour aller vivre en ville. Plusieurs épreuves l'attendent dans sa tentative d'y trouver sa place.

Le héros de ce roman, Philibert, nous avait déjà annoncé qu'il quitterait le monde campagnard dans le premier roman de la trilogie La guerre, yes sir!: "Mon vieux Christ, si je suis un homme, je fous le camp"(14), avait-il dit . Il en a manifestement assez de creuser des tombes. Le désir d'un changement radical l'habite. Il veut faire autre chose que ce qu'il fait.

12- Floralie, où es-tu ?, p. 10.

13- Ibid., p. 11.

14- La guerre, yes sir !, p. 119.

Ce troisième roman de Carrier s'applique à faire voir comment ce jeune homme de milieu rural cherche à s'enraciner dans une ville froide, impersonnelle, indifférente. Pour mieux articuler la quête de son héros, Carrier a recours à une structure narrative qui consiste à diviser son récit en trois parties distinctes. La première partie de Il est par là, le soleil, la gestation, comprend les dix premiers chapitres du roman et montre Philibert aux prises avec un village dont les habitants ont une vision paradoxale de la vie, vision qu'il ne partage évidemment pas. La seconde partie, la naissance à la vie, confronte le héros à une vie qu'il voudrait idéale mais réelle. La dernière partie, la mort, synthèse entre la vie qu'il a rêvée et celle qu'il a vécue.

Dès le début, le récit présente une série de tableaux qui traitent de la mort sous différentes formes. On y voit tantôt un père autoritaire qui semble prendre plaisir à détruire soit comme boucher, soit comme fossoyeur, à "faire boucherie" et à enterrer les morts du village, tantôt un faucheur de têtes de canards, prisonniers de la glace de la rivière, tantôt encore le curé du village, dirigeant la procession des infirmes, des blessés, des veuves et des vieillards. Bref, dans cet univers, tout réfléchit la négation de la vie. C'est d'ailleurs ce qui frappe le jeune Philibert.

Rien d'étonnant qu'il soit la proie de violents cauchemars durant la nuit. Ce qu'il a vu durant le jour vient hanter ses nuits. Rien d'étonnant non plus qu'il soit en situation de révolte. Car Philibert refuse de se laisser dominer par les images obsédantes de la mort. Sa soif de vivre le pousse à réagir, à chercher ailleurs où il pourra combler son attente.

Aussi décide-t-il de rompre avec son milieu avant de ressembler à ceux qui l'habitent. Il veut se retrouver avec des gens qui ont envie de vivre. Et parce que la ville semble le milieu capable d'étancher sa soif existentielle, de combler son désir, il s'empresse d'abandonner son village natal: "Philibert se hâte, il fuit" (15).

Philibert pose donc une action pour s'arracher au monde qui ne le satisfait pas. Son désir de vivre le conduit à rompre avec son milieu et à chercher satisfaction à la ville. C'est là certes un beau défi. Mais il s'agit également d'un défi difficile à relever. L'homme qui décide d'entreprendre un tel voyage engage pleinement son être, comme le mentionne Mircea Eliade, car "S'installer quelque part, bâtir un village ou simplement une maison représente une grave décision, car

15- Carrier, Roch, Il est par là, le soleil, Montréal, Éditions du Jour, p. 31.

l'existence même de l'homme y est engagée (...). Il crée son propre "monde" et assume la responsabilité de le maintenir et de le renouveler"(16). Pour réaliser son projet, il laisse derrière lui un monde qu'il connaît bien pour un monde qu'il ne connaît pas et déjà organisé. Sans modèle, il lui faut faire sa place, devenir citoyen à part entière. Comme tous ceux qui ont lutté pour obtenir ce qu'ils ont, pour se mériter d'être ce qu'ils sont devenus. Et Philibert est prêt à s'engager dans cette voie, la seule qui lui paraisse viable. Il a déjà rayé le passé de sa mémoire. "Il ne se souvient plus de son père, il a déjà oublié sa mère (...) sa mémoire est une plaine blanche"(17). De ce fait, Philibert se situe dans un temps autre, nouveau, non encore vécu. Il se détache d'un temps profane pour rejoindre un temps sacré et mythique où il pourra recommencer à neuf. Comme si "ses pas imprim[aient] les premiers signes d'une vie"(18).

Mais Philibert n'est encore qu'à la première étape
 — de son cheminement. Il lui faudra se mesurer à des

16- Eliade, Mircea, Le sacré et le profane, Paris, Gallimard, 1965, p. 51.

17- Carrier, Roch, Il est par là, le soleil, Montréal, Editions du jour, 1970, p. 31.

18- Ibid, p. 31.

difficultés réelles avant de devenir véritablement celui qu'il veut être.

CHAPITRE 2

La mort initiatique

L'étape de la préparation intériorisée et vécue, le novice est maintenant contraint de vivre la deuxième phase de son voyage initiatique: la mort initiatique. Ce périple dans l'au-delà, rempli d'épreuves ou de sacrifices, doit qualifier le novice afin de l'élever au rang de héros. La transformation souhaitée par le novice, autant ontologique qu'existentielle, ne peut se réaliser que s'il peut surmonter les nombreuses épreuves qu'il rencontrera. Ce moment transitoire lui révélera des secrets, le sacré, qui lui permettra de vivre une vie "autre" dans une société "autre".

La guerre de l'intérieur

L'appel au changement constitue au sens initiatique du terme un voyage dans l'au-delà, deuxième stade du parcours initiatique, où le néophyte doit mourir à son passé pour naître à une vie nouvelle. Plus précisément, le néophyte qu'est Corriveau effectue un voyage vers l'île qui, symboliquement en est un vers les enfers. Il quitte le Canada pour se diriger vers l'Angleterre, alors en guerre. Pour parvenir au lieu de son initiation, il doit traverser la mer et apprendre, sur place, à vivre d'une vie qui n'a rien de commun avec la vie profane: la mort est à chaque jour au rendez-vous pour quelqu'un, jusqu'au moment où elle est là pour lui.

Corriveau trouve donc la mort avant d'avoir réussi son initiation. L'épreuve dans les ténèbres entreprise pour se départir de son passé semble avoir été trop exigeante:

Les chaussettes que maman m'a envoyées sont vraiment très chaudes. Donnez-moi des nouvelles de mes frères. Y en a-t-il qui se sont fait tuer ? Quant à mes soeurs, elles doivent continuer à laver de la vaisselle et des couches.(1)

Cette lettre constitue une transgression au rituel de l'initiation. Parce qu'il cherche à s'accrocher à son passé profane rassurant plutôt que d'affronter courageusement les épreuves de la séparation et de l'apprentissage de son nouveau métier, Corriveau échoue dans sa tentative de devenir autre. La guerre ne lui laisse d'ailleurs pas le temps de se reprendre. Elle l'élimine de ses rangs comme si elle le jugeait inapte à l'exercice du rôle qu'elle attend de lui.

Au lieu de retrouver un être régénéré, les habitants du village font connaissance avec un cadavre, amené par surcroît par des soldats anglais. La quête de Corriveau est terminée, mais le narrateur la transpose sur les habitants du village. La société toute entière de Bralington Station est ébranlée. L'un des siens a

1- Carrier, Roch, La guerre, yes sir!, Editions du jour, 1968, p. 64.

laissé sa vie de l'autre côté de l'Atlantique. Et c'est de là qu'on le ramène.

Depuis sa fondation, le petit village où se situent les personnages de La guerre, yes sir!, a été épargné de la présence étrangère. Il était protégé par la montagne qui l'enserrait. Mais les progrès techniques allaient bouleverser cette belle quiétude. La locomotive allait permettre à l'étranger d'entrer dans le village et de modifier bien des choses.

Au début, la locomotive est bien perçue par les villageois; elle apporte avec elle les bonnes choses de l'ailleurs: vêtements, mets nouveaux et toutes sortes de biens inconnus jusque-là. Mais elle ne tarde pas à déballer ses inconvénients. Les liens avec l'ailleurs ne produisent pas que des bienfaits. C'est peut-être pour cette raison que la nature, par la rigueur de son climat, semble lui faire obstacle. Mais que la neige tente de lui fermer l'accès au village, "la machine infernale" la défie avec succès("la locomotive labourait la neige"(2)) et peut donc, de ce fait, assurer le transport des étrangers. Du moins jusqu'à la gare. Seule la route qui relie le village à la gare peut constituer un ennemi certain. Mais rien de plus. En témoignent les soldats anglais qui, gênés par la neige

2- Ibid., p. 25.

abondante, parviennent malgré tout à destination, emportant sur leurs épaules le cercueil de Corriveau.

Bérubé doit affronter la même résistance lorsque, nouvellement marié, il ramène au village sa femme Molly, une prostituée terre-neuvienne qu'il a épousée dans un moment d'extase religieuse. La neige dresse devant lui un obstacle de taille. De la gare à la route, il éprouve du mal à transporter sa femme sur ses épaules. Le trajet lui paraît long, trop long. Et puis la chaleur des cuisses de Molly autour de sa figure l'incommode au plus haut point. Mieux encore, elle le rend fou de désir:

[Bérubé] fit tomber Molly, sauta sur elle, attrapa sa bouche entre ses lèvres.(3)

Cette inconvenance de la part de Bérubé provoque un corps à corps épuisant et l'oblige à abandonner sa femme et à faire le trajet seul:

Libre du fardeau sur ses épaules, la neige l'embarçait moins.(4)

Bérubé entre donc au village sans sa femme. Cette dernière y parviendra grâce à l'aide des soldats anglais.

La demeure des Corriveau qui "n'avait pas été faite

3- Ibid., p. 40.

4- Ibid., p. 40.

pour qu'y passe un cercueil"(5) s'oppose elle aussi à l'étranger et à la mort. Les soldats anglais "calculèrent (...) étudièrent (...) et discutèrent"(6) pour triompher de cette porte étroite de la maison. Elle finit par céder à ses assaillants mais non sans les laisser "hors d'haleine, épuisés"(7).

L'intrusion des étrangers dans le village et chez les Corriveau entraîne les habitants dans un rite funéraire particulier. Les habitudes de vie éclatent et font place à un désordre insoupçonné.

L'orgie rituelle

Tout est en place pour la descente aux Enfers, endroit de la mort initiatique. Le retour de Corriveau escorté par des soldats anglais fait basculer le petit monde fermé de Bralington Station dans une sorte de chaos d'avant la création du monde. Pour la famille et les villageois la vie est sur le point de prendre une tout autre signification. La guerre vécue jusqu'alors avec un certain détachement, n'est plus "une chose abstraite"(8), comme le mentionne le critique André

5- La guerre, yes sir !, p. 45.

6- Ibid., p. 44-45.

7- Ibid., p. 45.

8- André Major, Le réalisme du parti-pris caricatural, Le Devoir, 23 mars 1968, p.15.

Major. La présence de Corriveau mort va faire régresser le récit dans "les ténèbres de la nuit et de la mort"(9). La veillée au corps abolit le temps réel; elle plonge les uns et les autres dans le temps des origines de la vie et du monde. Cette régression "anéantit toute l'humanité pour préparer la voie à l'avènement d'une espèce nouvelle"(10).

Aussi la veillée funéraire a-t-elle tôt fait de prendre l'allure d'une orgie rituelle. C'est par l'ivresse, l'exagération, l'excentricité, la perte de toute mesure et de tout contrôle que s'effectue ce retour au chaos originel.

Chaque villageois (...) était un peu le père de Corriveau, chaque femme était un peu sa mère"(11).

Le mort que l'on célèbre n'est pas uniquement un mort du village, mais aussi "le fils de tout le village"(12), comme le dit le père Corriveau. Le deuil s'étend aussi d'une famille à tout un village. En fait, la maison des Corriveau devient le village et ses habitants basculent dans l'irrationnel.

9- Eliade, Mircea, Le sacré et le profane, Paris, Gallimard, 1965, p. 44.

10- Eliade, Mircea, Mythes, rêves et mystères, Paris, Gallimard, 1957, pp. 72-73.

11- La guerre, yes sir!, p. 93.

12- Ibid., p. 103.

Au cours de cette nuit funèbre tout est permis, tous les interdits sont levés. Aussi le conteur Carrier prend-il le dessus sur le romancier. Il en met plein la vue avec des scènes de sexe, de beuveries, de bagarres; tout en somme pour bien signifier que quelque chose vient de se produire.

La sexualité

Lors d'une orgie rituelle, toute démesure est maîtresse de l'agir des participants. En témoigne le comportement de Bérubé. Lui qui vient tout juste de se marier s'oppose aux autres hommes qui se limitent à raconter des histoires: celle des hommes "sessuels" (p.57), celle des belles fesses au ciel (p.59), celle du célibataire (p.58-59) et celle de la cousine de la ville (p.62-63). Il préfère l'action aux beaux discours. Cependant, il semble bien que les conteurs d'histoires ont déjà vécu cette période active et qu'ils ont l'avantage sur Bérubé d'avoir une expérience qu'il n'a pas encore. Cette expérience toutefois montre le passage du temps sur les conteurs d'histoires. Elle révèle leur fatigue tout autant que leur usure. La scène où le personnage Molly se présente "tout à fait nue car sa robe était de tulle très claire"(13) corrobore ce point de vue.

13- La guerre, yes sir !, p. 81.

Cette "incarnation du diable"(14) ne sert qu'un seul dessein: démontrer aux villageois que le temps a joué contre eux, que le corps de leur femme n'est plus tout à fait comme au début de leur mariage:

Ce ventre arrondi pour la caresse n'était pas un sac gonflé d'intestins, ces seins solides comme des petits pains chauds ne ballotaient pas sur le ventre(15).

Pour les femmes, le jeune corps de Molly leur fait réaliser qu'elles ont subi elles aussi les affres du temps:

Les femmes fermèrent les yeux et elles imaginèrent qu'elles avaient déjà ressemblé à cette fille, avant les enfants, avant les nuits blanches, avant les bourrades de leurs hommes, avant ces hivers chaque fois plus interminables(16).

Quant aux adolescents, ils ne regrettent pas leur passé. Ils aspirent seulement vieillir un peu pour pouvoir à leur tour profiter de la vie, pour pouvoir combler leurs désirs.

Les adolescents mirent une main dans leurs poches et serrèrent les jambes(17).

14- Ibid., p. 81.

15- Ibid. p. 81.

16- Ibid., p. 81.

17- Ibid., p. 81.

Violence et excentricité

Dans cette cette nuit orgiaque, le lecteur est mis en présence de créatures qui vivent au niveau de l'instinct. Telle est bien l'interprétation que l'on doit donner aux "réjouissances" qui entourent cette veillée funéraire, dégénérée en orgie rituelle. La violence instinctive qui habite les personnages de La guerre, yes sir ! semble traduire leur déchirement intérieur.

La scène où Bérubé affronte le cultivateur Arsène dans une bagarre violente en fait foi. Parce qu'il est un soldat en permission, Bérubé est différent des siens. Son séjour à l'étranger en a fait quelqu'un d'autre aux yeux des habitants qui ne manquent pas de le lui faire sentir. C'est ce qui le provoque et cause sa violence, lui qui veut tout simplement réintégrer la communauté, celle qu'il croit sienne. Mais celle-ci le refuse. Comme si elle le rejetait pour avoir trahi les siens.

Au reste, Bérubé est bel et bien un "soldat en permission". Il n'est qu'en visite dans son milieu. Toujours, il est prêt à réagir aux ordres de ses supérieurs. Au commandement "Att...ention", il devient immédiatement "une pelote de muscles obéissants"(18) au

18- Ibid., p. 53.

service des Anglais. A deux reprises, il réagit de cette façon. Une première fois lorsqu'il semonce et bat sa femme qui a accepté l'aide des soldats anglais pour rentrer au village et une seconde fois lorsque les soldats anglais chassent les villageois de la maison des Corriveau. Bérubé a donc bel et bien changé de camp. Il ne fait plus partie de la communauté de Bralington Station. Il est devenu "un autre", sans identité précise.

Le délire fait aussi partie de la fête orgiaque. Les personnages adoptent des comportements aussi excentriques que loufoques dans cette descente aux enfers. Ainsi en est-il lorsque la mère Corriveau prend le drapeau britannique pour une couverture:

Dites-leur d'enlever cette couverture(...) Les soldats lancèrent un regard courroucé à la mère Corriveau qui avait osé appeler "couverture" le drapeau britannique(19).

Il en est de même lorsque l'on se sert du cercueil de Corriveau comme d'une table:

Le cercueil de Corriveau était devenu une nappe sur laquelle on avait laissé des assiettes vides, des verres, et renversé du cidre(20).

Ces événements montrent bien que l'ordre des choses ne tient plus. Les personnages vivent dans un monde

19- La guerre, yes sir!, p. 46.

20- Ibid., p. 65.

chaotique qui les rapprochent d'une sorte de fin du monde.

L'excentricité c'est aussi le déferlement de blasphèmes plus colorés les uns que les autres que profèrent nombre de personnages.

"Vieux pape de Christ"(p.46), " Vieille pipe de Christ"(p.71), " Calice de ciboire d'hostie! Christ en bicyclette sur son calvaire" (p.77), " Christ de calice de tabernacle! Maudit wagon de Christ à deux rangées de bancs, deux Christs par banc"(p. 103).

Ce chapelet d'injures ne fait qu'accentuer la descente aux Enfers que sont en train de vivre ces villageois.

L'excentricité se prolonge dans d'autres excès que ceux de la parole. Elle se retrouve aussi dans la nourriture et dans l'alcool:

La mère Corriveau n'arrivait pas à remplir les assiettes tendues vers elle comme des becs affamés; Anthyme, au sous-sol déterrait des nouvelles bouteilles de cidre(21).

Maintenant que l'on s'apprête à sortir de cette nuit orgiaque, de cette descente aux Enfers initiatique, que réserve l'aurore de la réalité ? La re-naissance qui termine le parcours initiatique qualifiera-t-elle la quête des personnages de La guerre, yes sir! ? Vers quel destin le narrateur dirige-t-il ses héros néophy-

21- Ibid., p. 67.

tes ? Quelques indices nous permettent de croire que l'avenir du village sera très modifié.

De la plaine à la montagne: la forêt

"La mort initiatique" dans le roman Floralie où es-tu? se déroule davantage au niveau individuel. Floralie et Anthyme, on l'a vu, doivent traverser la forêt, ce lieu qui n'appartient ni à l'un, ni à l'autre. Une fois franchie l'épreuve du voyage, ils pourront en toute quiétude fonder un monde, c'est-à-dire fonder leur monde.

Dans cette deuxième partie, nous verrons les personnages aux prises avec leur quête, où ils tenteront de mettre derrière eux un monde passé, celui qu'ils quittent pour s'éveiller à une vie, à une société "autre". Celle vers laquelle toute cette quête tend.

Le rapt

Dans son deuxième roman paru en 1969, Floralie, où es-tu?, l'auteur Roch Carrier cerne bien ses personnages. Aucun doute possible sur les comportements d'Anthyme; Carrier lui fait revêtir l'habit de l'homme fort, d'une force brutale, voire animale alors que Floralie incarne la fragilité, la délicatesse. Tout le roman évoluera sur cette dichotomie de la vie commune.

Anthyme, l'homme de la montagne vient de prendre Floralie pour épouse. La noce terminée, les nouveaux mariés effectuent un voyage vers le village de l'homme, vers la montagne. Le romancier introduit son personnage dans la mort initiatique par un rapt. Anthyme vient effectivement "enlever" Floralie à son village de la plaine:

Floralie était pas pour nous(...) J'espère que tu seras malheureuse avec ton étranger des montagnes(22).

Ce rapt laisse croire que le couple sera dominé par le personnage Anthyme:

Marier un homme, c'était le suivre pour lui obéir(...) une femme est faite pour l'obéissance(23).

Le voyage vers la montagne vient de s'ébranler et déjà une hiérarchie est établie entre les personnages. A voir "Anthyme conduire (...) son cheval avec vigueur" (24), il est possible de percevoir sa manière d'être. Quant à Floralie, elle est contrariée par cette robe de "deuil" que lui a fait revêtir sa mère pour effectuer son voyage de noce. Elle paraît inquiète. Elle appréhende le voyage. Certes, elle aimerait partager sa

22- Carrier, Roch, Floralie, où es-tu ?, Montréal, Éditions du jour, 1969, p. 12.

23- Ibid., p. 23.

24- Ibid., p. 14.

crainte avec son mari, lui faire prendre conscience qu'elle avait confiance en lui :

Elle aurait voulu qu'il demandât pourquoi, qu'il répondit: avec moi il faut pas avoir peur, je suis fort(25).

Mais cette phrase, le personnage Anthyme ne la prononcera pas. Il répond plutôt :

Un homme ne voit jamais une robe; il voit ce qui est en-dessous ... Hostie(26).

Le voyage doit s'effectuer rapidement puisque le jour est sur son déclin. Anthyme imprime donc au buggy une allure folle qui donne le vertige à Floralie. Maintenant que le périple est bien entrepris, le voyage dans la mort initiatique est amorcé.

La descente aux enfers

Par cette fin d'après-midi, les nouveaux époux voyagent en buggy vers la demeure (la montagne) qui les attend. Avant d'atteindre ce lieu où ils fonderont leur monde, il leur faut suivre le chemin entra[nt] dans la forêt, rampant entre les épinettes(27). Anthyme et Floralie doivent donc traverser un lieu intermédiaire entre la plaine et la montagne; ils ont à franchir cet

25- Ibid., p. 14.

26- Ibid., p. 14.

27- Ibid., p. 16.

espace fermé qu'est la forêt avec tout ce qu'elle peut représenter comme menace:

Le ciel au-dessus de leur tête, Floralie ne le voyait que par éclairs bleus, à cause des branchages qui le lui voilaient (...) apparaissant puis disparaissant dans une ombre noire(28).

La vie semble être absente de ce lieu de "branches noires d'où s'envolent des oiseaux muets"(29). Les personnages s'enfoncent dans un monde où la lumière s'estompe de plus en plus. Cet obscurcissement annonce que le voyage est comparable à une descente aux Enfers: "le chemin descendait en une pente furieuse vers une profondeur"(30), nous dit le narrateur. L'expérience de la mort initiatique est ainsi bel et bien engagée.

Dans ce lieu hors du commun, Floralie et Anthyme vont vivre une expérience difficile. C'est dans cet espace sacré de la forêt que le personnage Anthyme accomplit l'acte qui fera de Floralie sa femme. Après avoir "retir[é], arrach[é] sa cravate, ouv[ert] sa chemise"(31), il dit à sa jeune femme angoissée: "Maintenant, tu vas devenir ma femme"(32).

28- Floralie, où es-tu ?, p. 17.

29- Ibid., p. 17.

30- Ibid., p. 18.

31- Ibid., p. 24.

32- Ibid., p. 24.

Alors Floralie consent à se dévêtir. Anthyme ne peut regarder cette source de lumière venant de

La chair des cuisses, du ventre, des petits seins [de sa femme]...Ses yeux brûlaient comme s'il avait regardé en pleine face le soleil(33).

Mais il en est autrement pour Floralie. Déjà angoissée, elle est toute tremblante de crainte. Elle semble se refuser à son mari entreprenant et brutal, habitée qu'elle est par des images troublantes: "un serpent, c'est le diable"(34), pense-t-elle. Exécré par l'attente et prouvant son courage, l'homme saisit la couleuvre et la projette au loin. L'initiation n'a donc pas lieu. L'épreuve est trop difficile pour Floralie qui fuit et se réfugie dans la charette.

Anthyme reprend donc la route en compagnie de sa femme. Son désir non comblé accuse son agressivité qu'il canalise en partie sur son cheval qu'il fouette

comme s'il avait voulu graver à jamais sur son dos les marques de ses coups(35).

Et dans sa tête, il est bien résolu de revenir à la charge, de prendre Floralie de force s'il le faut au moment opportun. Ce qu'il fit dans le buggy en marche.

33- Ibid., p.28.

34- Ibid., p. 30.

35- Ibid., p. 32.

Floralie devient donc "la femme d'Anthyme, muettement" (36).

Initié à l'amour un peu malgré elle, Floralie donne l'impression d'avoir été victime d'un viol. Déçue par ce qu'elle vient de vivre, elle s'enferme de plus en plus dans son rêve:

Floralie ne pensait à rien. Elle n'avait plus peur (...) Son inquiétude s'était éteinte comme un petit feu dans la nuit profonde (37).

Coupée du monde, Floralie vit dans son monde à elle, dans son passé heureux. Cet être fragile, fait pour l'amour, revit en pensée "un jour que le temps ne pourrait jamais salir"(38). Ce temps où "Elle découvrait la merveille d'être vivante (...) d'être une jeune fille"(39). Elle rêve au moment où un jeune Italien l'a prise un jour de fête, dans un champ d'avoine "comme si elle avait été d'eau pure"(40). Ce jour là,

Il semblait à Floralie que le soleil était tout proche d'eux(...) [que] le soleil roulait avec eux (...) [que] l'Italien ne pouvait

36- Ibid., p. 32

37- Floralie, où es-tu ?, p. 34.

38- Ibid., p. 35.

39- Ibid., p. 39.

40- Ibid., p. 41.

ouvrir les yeux tant le soleil était violent et l'aveuglait(41).

Pour Floralie,

commençait une vie où plus rien ne ressemblerait à ce qu'avaient été tous ses autres jours(42).

La sensation d'être regardée par Anthyme met soudainement fin à sa douce rêverie. Elle se réveille brutalement à la froide réalité.

De son côté, Anthyme est déçu par l'attitude de sa femme. Plus encore, il doute de la virginité de Floralie. L'expérience vécue l'amène à s'interroger:

Il n'y avait pas de mur et il y a pas eu de sang. Donc je ne suis pas le premier homme de Floralie(43), pense-t-il.

Transformé en certitude, ce doute enclenche un processus de violence chez Anthyme, une violence qui éloigne les époux de plus en plus l'un de l'autre. Cette distanciation conduit Floralie à se culpabiliser de sa faute passée. Seule dans la forêt, elle est effrayée par ce lieu qui s'obscurcit de plus en plus. Pour elle, "une ombre soudain, comme une faux, sembl[e] incliner la forêt qui retomb[e] sur elle"(44). Dans cet espace où "chaque arbre cach[e] des démons(...) le soleil noir-

41- Ibid., p. 41.

42- Ibid., p. 41.

43- Ibid., p. 43.

44- Ibid., p. 55.

ci[t]"(45). Floralie s'apprête ainsi à vivre sa descente aux Enfers.

Les épreuves à surmonter sont cependant multiples et difficiles. Anthyme devra, quant à lui, marcher dans la nuit sans le secours de son cheval. Il devra affronter sa mort initiatique et la surmonter tout à fait seul. Il est ainsi sur le même pied que Floralie, laissée à elle-même dans l'obscurité de la forêt.

Descente dans la nuit initiatique

Dans cet univers où règne l'obscurité, Floralie est de plus en plus inquiète. Que fera-t-elle lorsque le chemin sur lequel elle est engagée ne sera plus visible? "Elle se laisser[a] tomber", nous indique le narrateur, dans l'attente de retrouver la lumière (46).

Toutefois, Floralie ne peut ainsi se soustraire à sa descente aux Enfers. Il lui faut continuer son périple. Se présente alors un guide susceptible de l'aider.

Néron

L'être qu'elle rencontre apparaît comme faisant partie de ce monde d'obscurité car elle ne le "distin-

45- Ibid., p. 55.

46- Floralie, où es-tu ?, p. 63.

guait pas de la nuit"(47). Plus elle le regarde plus elle voit dans ce personnage une bête nocturne:

son visage(...) semblait n'être pas rattaché à un cou, à un corps humain, mais voler comme une chauve-souris(48).

Parce qu'elle est seule et effrayée dans ce domaine de la mort, elle semble accepter l'invitation de Néron de monter dans sa charette et de débiter son voyage dans l'au-delà:

Les lèvres de Néron bougèrent muettement et ce fut celles de Floralie qui répondirent: Oui(49).

Après plusieurs rites aussi loufoques que mystérieux, Floralie sombre dans un sommeil profond. Débute alors son voyage avec le guide Néron.

Au lieu d'être réconfortée par la présence d'un guide, Floralie éprouve une peur certaine. Et pour cause. Cet initié fait figure étrange aux yeux de la néophyte. D'autant qu'il est présenté par un chœur d'enfants:

Néron, Néron est saint. Néron, Néron est bon.
Néron, Néron est bon et saint(50).

47- Ibid., p. 70.

48- Ibid., p. 70.

49- Ibid., p. 71.

50- Ibid., p. 71.

Néanmoins Néron, "fils des Almouchiquois", propose à Floralie de le suivre sur le chemin de la vérité, pour évoluer ontologiquement. Pour cet être des Enfers, la re-naissance de Floralie réside dans un ailleurs. "Allons aux Etats-Unis"(51), lui dit-il.

J'ai lu dans ton coeur que tu aimes l'or. Néron t'amène ou l'or pousse(...) Néron sait que tu aimes l'or(52).

Floralie saisit à cet instant que son conseiller veut la conduire dans un monde qui ne lui apporterait pas la re-naissance souhaitée. Sa nouvelle vie, celle qu'elle recherche, ne passe pas par la matérialité des choses, elle désire plus que cela. En conséquence, elle constate que Néron ne peut l'aider vraiment. Aussi lui ordonne-t-elle de s'arrêter: "Je veux descendre ici"(53), affirme-t-elle. Néron doit finalement s'incliner devant la résolution de la novice. "Va te perdre dans la nuit!"(54), finit-il par lui dire. Elle est alors violemment projetée du buggy et lapidée de souris.

Ce guide n'a rien donc apporté à la quête de Floralie. Ce charlatan ne lui a fait que miroiter une vie

51- Floralie, où es-tu ?, p. 93.

52- Ibid., p. 93-94.

53- Ibid., p. 94.

54- Ibid., p. 95.

fondée sur un ailleurs où dominent les mirages d'une existence facile et dorée.

De nouveau laissée à elle-même, Floralie en arrive à tout oublier: " Qui donc l'[a] conduite là ?" (55), songe-t-elle. Elle s'enfonce de plus en plus profondément "vers l'enfer"(56), selon l'expression même du narrateur. Toutefois, elle veut, comme avant sa rencontre avec Néron, retarder sa quête existentielle. Il lui semble qu'elle a éprouvé assez de difficultés pour se mériter quelque repos. Mais elle ne le peut pas.

Les sept péchés capitaux

Dans un grand fracas, semblable à un tonnerre, Floralie fait la rencontre d'un deuxième guide. Sur une charette, éclairée de fanaux, Floralie peut lire "Les sept péchés capitaux", troupe de comédiens. Plusieurs mains se tendent vers elle et elle consent à monter dans la charette(57).

Pourtant, Floralie ne tarde pas à remarquer que son nouveau guide est, lui aussi, de ce monde où les ténèbres sont maîtres: "Floralie ne distingu[e] pas mieux

55- Ibid., p. 97.

56- Ibid., p. 98.

57- Ibid., p. 102.

les traits des visages"(58). Le comédien "La Luxure" lui propose de se joindre à eux pour interpréter le rôle de la sainte Vierge, mais auparavant il doit s'assurer de la virginité de Floralie.

Après un bref cérémonial initiatique, La Luxure confirme aux autres comédiens la blancheur d'âme de Floralie.

Grâce à ce guide, la néophyte vient d'être transformée. Elle se réapproprie un état virginal auprès des hommes. Elle récupère une dimension existentielle qu'elle n'avait plus. Ce geste magique posé par un guide de la nuit lui fait réaliser que la lumière n'est peut-être pas loin. - -

Cette lueur d'espoir allait venir d'un lieu de rassemblement de pèlerins réunis dans la nuit pour fêter la Sainte-Epine. Cette "île" de lumière va permettre à Floralie de montrer aux hommes l'évolution qui s'est opérée en elle. En effet, elle peut maintenant défier son ancien guide qu'elle rencontre dans ce lieu privilégié. Forte d'une nouvelle dimension de son être, elle lance à Néron:

Cet homme (...) est un menteur, un charlatan,
un exploiteur, un rastaquouère, un voleur de

58- Ibid., p. 103.

grand chemin, un abuseur-de-filles, un Sauvage⁽⁵⁹⁾.

Néron, nullement désarmé par l'attaque de Floralie, lui réitère sa demande de le suivre, vers sa lumière. Floralie qui n'est que partiellement transformée hésite parce qu'elle "[est] dans la forêt comme au fond d'une mer noire"⁽⁶⁰⁾. Mais un personnage s'interpose entre Floralie et Néron : le Père Nombrillet. Ce nouveau guide décide pour elle. Puisqu'elle n'a pas encore été initiée, elle ne peut faire de choix. Du reste, Floralie n'a pas le temps de répondre que le Père Nombrillet fouette Néron en lui ordonnant :

Va-t'en sorcier du diable ! Je te chasse vendeur du temple !⁽⁶¹⁾.

Floralie vient d'être mise en présence de son troisième guide qui l'aidera à passer l'épreuve de l'initiation.

Le Père Nombrillet

Depuis que Floralie a retrouvé sa virginité devant les hommes, elle a repris confiance en elle. Avec le Père Nombrillet, elle doit ajouter à ce qu'elle vient d'acquérir. Dans cette descente aux Enfers, elle espère

59- Ibid., p. 137.

60- Floralie, où es-tu ?, p. 130.

61- Ibid., p. 138.

recouvrer sa virginité devant Dieu, celle qui va lui permettre de retrouver son mari Anthyme.

Mais avant de prendre Floralie sous sa gouverne, le Père Nombrillet s'assure d'avoir chassé au loin les mauvaises influences de la troupe "Les sept péchés capitaux". Pour lui, ce guide n'est qu'une autre incarnation de "l'armée du Diable sur la terre"(62), car ces "comédiens sont maudits"(63). Pendant que ces derniers jouent leur pièce, le Père Nombrillet saute sur la scène pour interrompre le spectacle. Et, s'adressant à sa protégée, il affirme: "Et vous, petite fille, je vous arracherai des griffes de Satan"(64). Devant la colère et la rage du Père Nombrillet qui démolit les maigres décors, les comédiens déguerpissent.

Grâce à ce nouveau guide, Floralie entrevoit déjà une certaine lueur. "La nuit avait reculé un peu"(65) dans ce milieu des Enfers. Accompagnée du père Nombrillet, elle ressent un certain réconfort. Mais ce sentiment n'est qu'éphémère. Le guide qui est sur le point de lui montrer le chemin à parcourir, pour passer au travers de cette nuit initiatique, introduit la

62- Ibid., p. 148.

63- Ibid., p. 149.

64- Ibid., p. 149.

65- Ibid., p. 157.

néophyte dans un lieu où elle recevra la révélation des mystères. Le Père Nombrillet va, par le rite de la confession, demander à Floralie quel était l'objet de sa recherche, quelles étaient les raisons qui l'avaient poussée à entreprendre seule pareille quête. Il lui dit alors: "Dieu et le Diable savent que vous êtes une grande pécheresse"(66).

La rémission de la faute de Floralie de n'avoir pas su garder sa "robe pure, blanche" permettra de recouvrer sa virginité devant Dieu. Un feu purificateur éclate dans la chapelle où l'on priait, pour bien signifier la disparition du mal chez Floralie.

La mort des fidèles et du Père Nombrillet permettent à Floralie de réussir cette épreuve initiatique. Devenue vierge devant Dieu et devant les hommes, Floralie doit maintenant sortir de cette nuit infernale. Puisqu'elle semble avoir retrouvé la qualité d'être de son origine, elle est devenue "autre".

Pour sa part, l'aventure d'Anthyme sera tout aussi éprouvante que celle de sa femme Floralie. Anthyme devra vivre son périple dans la nuit en affrontant lui aussi nombre de difficultés qui lui feront réaliser sa condition de profane.

66- Ibid., p. 161.

Le narrateur fait faire à son personnage un examen de conscience, un voyage dans la mort initiatique pour lui démontrer dans quelle situation il est pour ériger son propre univers.

L'enseignement naturel

En route vers la montagne, Anthyme brûle de désir pour sa femme. Il s'apprête à devenir l'homme de Floralie. Mais contrairement à Floralie, Anthyme, "savait où il la conduisait]"(67) pour qu'ils puissent passer ensemble cette épreuve initiatique. Devant l'angoisse de sa femme, Anthyme essaie de la reconforter, de la mettre en confiance devant l'étape qu'ils sont sur le point de franchir. D'autant qu'il mesure l'importance qu'elle revêt aux yeux de Floralie:

C'est un moment qu'une [sic] femme se souvient: le plus important moment pour une femme après la naissance et la mort. On se souvient pas de la naissance ni de la mort, probablement, mais une femme se souvient de quand elle est devenue une femme(68).

Mais Anthyme ne réussira à prendre sa femme qu'à la deuxième tentative. Et encore ce sera de force, on l'a vu. Déçu, il est vite amené à douter de sa femme:

Elle me racontera ce qu'elle voudra, moi je sais une vérité, il y a un mur à enfoncer. Pas un mur de pierre, mais un mur, un mur qu'il faut enfoncer. J'ai pas rencontré de

67- Floralie, où es-tu ?, p. 23.

68- Ibid., p. 28.

mur. Mais ça se peut pas. Donc, ça veut dire que quelqu'un avant moi a enfoncé le mur(69).

Les connaissances d'Anthyme sont-elles fondées ? Se pourrait-il qu'il en soit autrement ?

Moi, je pense que c'est dans le domaine du possible que ce mur, que ce rideau soit rien qu'une légende(70).

Le monde d'Anthyme vient de s'ébranler. Lui qui croyait détenir la vérité se retrouve privé tout à coup de toute certitude, de toute conviction. Il ne sait plus sur quelles bases est fondée l'organisation du monde. Il entre de plein pied dans sa quête initiatique. Il doit "savoir", connaître les principes qui régissent la vie du monde qu'il veut fonder.

L'abandon

Son monde antérieur, celui qui aurait dû lui enseigner l'organisation du monde lui fait maintenant défaut. "Au chemin, Anthyme ne trouv[e] plus son cheval"(71). Il lui faut affronter seul, un monde inconnu. Incapable de tenir la promesse faite à sa femme Floralie, Anthyme "se hât[e] de mettre entre sa femme et lui une distance qu'elle ne [peut] franchir"(72). Dans la

69- Ibid., p. 43.

70- Ibid., p. 45.

71- Ibid., p. 56.

72- Ibid., p. 58-59.

forêt Anthyme est seul et la "nuit le rend[ait] aveugle"(73). Celui qui ne sait plus rien, qui ne voit plus rien, décide que sa quête se fera sans effort, qu'il attendra l'aube pour continuer sa route(74).

Toutefois, comme le propre du néophyte est de faire des efforts, Anthyme doit aller au devant des épreuves qui lui permettront d'accéder au monde de la connaissance. Anthyme doit se prendre en main et poursuivre son chemin dans la nuit. La lumière et la connaissance se trouvent au bout de cet effort, au terme de cette première traversée, de cette première expérience de la nuit.

Dans cet univers où plus rien n'existe, Anthyme entend le bruit d'une charrette qui transporte une femme et un homme. L'homme, qui a pour nom Néron, et la femme qui l'accompagne voyagent dans son propre buggy tiré par son cheval. La femme, il la reconnaît, c'est sa femme, et elle ne semble pas le voir.

Totalement démuní, Anthyme réalise qu'il doit être actif pour évoluer et se résout à l'action: "Laissez-moi le temps de me convertir "(75), dit-il. Aussi reprend-

73- Ibid., p. 65.

74- Ibid., p. 66.

75- Ibid., p. 91.

il la route sans voir où le conduisent ses pas, sans connaître l'état où se trouve le chemin.

Anthyme, maintenant, dévalait à perdre haleine, trébuchait, sur le chemin hérissé, courait sur les pieds, sur les mains, achoppait les racines saillantes, s'écorchait les mains, s'arrachait aux branches enserrées autour de lui(76).

L'équilibre du néophyte est précaire mais le mouvement est enclenché. Il sait qu'il ne doit compter que sur ses propres moyens: " Le village ne serait pas venu vers Anthyme"(77). Ce monde qui l'a mal instruit ne peut le secourir dans cette nuit initiatrice.

L'ignorance de la vie

Anthyme doit se réconcilier avec sa femme. L'éducation qu'Anthyme avait reçue lui interdisait d'avoir des relations sexuelles avant le mariage. Alors comment pouvait-il savoir "Si Floralie était comme elles [vierge]ou différentes "(78). Son monde maternel l'avait maintenu dans l'ignorance de ces choses. Réalisant sa méprise ou son ignorance, il lui avoue au milieu de cette nuit: "Je t'aime, Floralie"(79).

76- Floralie, où es-tu ?, p. 99.

77- Ibid., p. 99.

78- Ibid., p. 111.

79- Ibid., p. 111.

Cette épreuve où Anthyme s'avoue son ignorance ne fait qu'accentuer la peur qu'il ressent au milieu de cette nuit remplie de ténèbres. Toute son ignorance vient de s'étaler au grand jour. Il lui faut conquérir le monde [l'apprendre] tout seul pour se l'approprier, se régénérer. Dans cette forêt obscure, la peur gagne Anthyme. Son ignorance du monde l'amène à prononcer des paroles de désespoir:

Vous me jetez dans la forêt où il fait noir
comme dans le ventre de ma mère d'où j'aurais
jamais dû sortir(80).

La quête d'Anthyme vient d'atteindre son paroxysme: il regrette le jour où il est venu au monde. Il vient d'abolir définitivement son passé. Tout désormais doit s'orienter vers le futur, se diriger vers la re-nai-sance de sa vie, vers le "savoir" sur lequel il va pouvoir créer son "centre du monde".

L'accession à la connaissance

Désespéré, Anthyme poursuit son chemin vers la connaissance de l'organisation du monde. Dans un geste de suprême effort, le néophyte entreprend l'ascension de l'arbre, de l'Arbre Cosmique qui peut être assimilé ontologiquement à ce lieu qui établit la communication "entre les trois régions cosmiques: les Enfers, la terre

80- Ibid., p. 121.

et le Ciel"(81). En gravissant ce "centre" du Monde, le néophyte entre en contact avec l'objet ultime de sa quête: la connaissance.

Dans cette montée vers le ciel, Anthyme apprend l'organisation du monde dans ce lieu qui constitue une rupture dans l'homogénéité de la forêt. Il peut désormais mieux s'orienter. "Anthyme descendit de l'épinette, presque heureux"(82), de dire le narrateur. Le néophyte vient d'accomplir un pas important vers sa re-naissance.

Maintenant qu'il "sait", il doit s'efforcer de communiquer et de partager cette connaissance avec sa femme et ensemble ils pourront créer leur monde.

A la recherche de Floralie

Fort de la révélation dont il a été l'objet, Anthyme possède une confiance en lui. La nuit s'éclaire de plus en plus pour lui tant et si bien que "ses pieds se pos[ent] sans hésitation et solidement"(83). Désormais sa seule préoccupation est de retrouver sa femme Flora-

81- Eliade, Mircea, Images et symboles, Paris, Gallimard, 1952, p.47.

82- Carrier, Roch, Floralie, où es-tu, Montréal, Editions du jour, 1968, p. 123.

83- Ibid., p. 150.

lle. Il marche donc avec courage malgré la neige qui, dans cette forêt, l'enserme et essaie de le retenir.

La persévérance et la détermination qui caractérisent Anthyme l'amènent à entrevoir une certaine lueur au loin. La nuit va peut-être lever son voile. Il y aurait donc une fin à cette descente aux Enfers ? Cette lueur lui apparaît de plus en plus distinctement lorsque tout à coup, il se souvient :

"Hostie! se souvint-il, du fond de sa mémoire embrouillée, c'est la fête de la Sainte-Epine" (84).

Le néophyte est conscient qu'il est sur le point d'atteindre son but. Aussi est-il de plus en plus confiant dans sa démarche.

Il ne jaillissait plus d'arbres noirs devant Anthyme, le sol n'était plus boueux sous ses pas(85).

Dans cet endroit de pèlerinage, Anthyme retrouve sa femme non plus dans une robe noire mais "dans sa robe blanche"(86). Toutefois, au moment de prendre sa femme dans ses bras, "un encensoir rencontre le visage d'Anthyme"(87).

84- Ibid., p. 152. -7

85- Ibid., p. 152.

86- Ibid., p. 153.

87- Ibid., p. 154.

L'enseignement spirituel

Avant de reprendre sa femme, Anthyme doit cependant réussir une épreuve qui lui permettra d'être reconnu comme étant possesseur d'une vérité, comme ayant subi une transformation. Cette épreuve consiste à déclarer à un prêtre-confesseur sa condition de profane. Dans cette nuit de ténèbres, au milieu de la forêt, Anthyme doit se purifier, se libérer de sa condition d'homme et de pécheur.

Cette épreuve sera difficile car elle exprime un retour d'avant toute connaissance. Par l'entremise du Père Nombrillet, Anthyme se voit tel qu'il est, avec ses limites d'homme faillible et imparfait:

Mon fils, hurla le Père en colère (...) tu es un homme, et tout homme est un pécheur(88).

Devant une telle évidence, Anthyme ne peut que s'incliner face à son confesseur et s'accuser "d'être un homme"(89). Le Père Nombrillet accepte l'aveu du pécheur et lui pardonne: "Fils, tu es pardonné. R élève-toi"(90). Dès cet instant Anthyme comprend qu'il a fait un pas de plus dans sa quête, que le jour n'est pas loin où il pourra fonder sa propre famille, son propre monde.

88- Ibid., p. 155.

89- Ibid., p. 155.

90- Ibid., p. 156.

La naissance à la vie

Le néophyte du troisième volet de la trilogie de Roch Carrier, Philibert, laisse derrière lui un monde qui loge à l'enseigne de la mort. Ses grands-parents n'attendent qu'elle pour quitter leur porcherie, les enfants de Jonas Laliberté ne sont qu'en sursis sur la terre et son propre père Arsène ne fait qu'oeuvre de mort: enterrer les morts et tuer des animaux. Pareille atmosphère n'a pas de quoi exalter Philibert. Sa vie, il veut la vivre là où elle pourra s'épanouir, telle la rose des champs qui ne demande que du soleil pour rendre toute sa beauté et son parfum. Aussi Philibert désire-t-il se libérer de ce monde étouffant.

Pourtant, cette décision n'est pas facile à prendre. Elle est lourde de conséquences. Elle implique l'obligation de changer d'espace de vie, de rompre avec un milieu et de s'habituer à un autre, inconnu et froid. Mais nécessité oblige !

Le novice qui entreprend de quitter le monde profane où il est pour entreprendre sa quête vers un plus être doit séjourner dans la mort initiatique, c'est-à-dire effectuer un voyage dans une sorte d'au-delà. Ce passage entre le monde qu'il quitte et celui auquel il veut accéder peut être vécu de façon dramatique. C'est le cas de Philibert dans Il est par là, le soleil.

Philibert est enlevé par un camion qui l'introduit dans un monde "autre". Son entrée dans cet ailleurs se présente au départ comme un rapt. C'est là une épreuve de taille pour Philibert qui n'apprécie pas particulièrement d'être violemment traité, d'être considéré comme un vil objet que l'on ramasse et que l'on jette. Mais c'est là une expérience qui le fait mourir à son passé et capable de le faire re-naître à un présent meilleur. Au reste, c'est ce qui se passe symboliquement. Philibert s'endort d'un sommeil de mort pour s'éveiller ensuite lors de son expulsion du camion dans un monde autre. Et voilà que la première sensation qu'il éprouve lui est totalement étrangère: "Ses pieds ne s'enfoncent pas!"(91), contrairement à ce que son mode de vie l'avait habitué.

Et puis, il ne tarde pas à se rendre compte qu'il se retrouve dans un monde "autre":

Dix villages semblent avoir été jetés ici les uns par-dessus les autres(92).

L'angoisse le gagne donc. Philibert est aveuglé par tant de nouveautés. Dans ce monde inconnu, il s'enlise, bien malgré lui, dans un labyrinthe qui le conduit aux Enfers.

91- Carrier, Roch, Il est par là, le soleil, Montréal, Editions du jour, 1970, p. 31.

92- Ibid., p. 31.

A la recherche du fil d'Ariane

Philibert prend conscience que "les murs reculent devant lui"(93), que le labyrinthe est désormais sa résidence. Dans cet univers étroit, il ressent le besoin d'un guide, d'un père qui le conduira par la main, car "il faut être(...) guidé: on ne s'initie pas seul(94). Ce personnage indispensable, "plus important que le père biologique"(95), lui enseignera la voie à suivre pour naître à une vie nouvelle et atteindre son but. La réussite de sa quête dépend donc de ce père initiatique. Ainsi doit-il le rechercher.

Les tous premiers pas de Philibert sont effectués sans guide. De ce fait, son cheminement est ardu, traumatisant. L'autobus qu'il emprunte le conduit à un endroit d'où "il ne saurait revenir"(96).

Souventes fois perdu, Philibert trouve les déplacements difficiles. Il songe même à retourner chez lui alors que sa quête est à peine amorcée. Mais il refuse de céder à la tentation. Il cherche plutôt à s'ancrer

93- Ibid., p. 32.

94- Vierne, Simone, Jules Verne et le roman initiatique, Paris, Editions du SIRAC, 1973, p. 305-306.

95- Ibid., p. 24.

96- Il est par là, le soleil, p. 32.

dans sa détermination: "Baptême non! Je retourne pas au village"(97).

La volonté de Philibert est toutefois mise à l'épreuve rapidement. Il lui faut calmer son estomac. La faim l'oblige à travailler fort. Et il n'a pas le choix du travail. Son expérience limitée l'a préparé uniquement à travailler avec ses bras et une pelle. Alors Philibert creuse des chemins dans la neige et pour des patrons dont il ne connaît pas la langue. Cette dernière barrière lui donne vraiment la sensation d'être étranger dans un pays autre que le sien. "Sorry, no beggars"(98), entend-il, lorsqu'il essaie d'engager la conversation. Les portes qui pourraient s'ouvrir et l'accueillir restent fermées. Comme s'il se trouvait dans un espace interdit. Heureusement, un jour, une porte s'ouvre et une dame lui parle. Il ne sait trop quel discours elle lui tient, mais cette femme semble s'intéresser à lui. Hébété, il se laisse néanmoins "entraîn[er] dans un long couloir"(99) où un enseignement lui est donné. La dame anglaise lui apprend le mystère de la vie, de l'amour charnel et joue ainsi le rôle d'initiatrice. Fonction importante que celle-là,

97- Ibid., p. 33.

98- Ibid., p. 36.

99- Ibid., p. 42.

puisqu'elle lui fera pousser "un cri de nouveau-né" (100), dit le narrateur. Au reste, c'est un Philibert transformé même physiologiquement qui sortira de cette maison. C'est pourquoi il abandonne ses vêtements de la campagne pour ceux de ville transmis par son guide.

Toutefois, le nouvel aplomb de Philibert s'effrite rapidement dans le labyrinthe de la ville. Il éprouve du mal à s'orienter dans un univers inconnu où

Les rues courent à travers la ville, s'allongent, se croisent, font des noeuds, écrivent des lettres que l'on ne pourrait déchiffrer que du haut du ciel, les rues prolifèrent (101).

Son premier guide ne l'a pas instruit sur tout ce qu'il devait savoir. La vieille dame anglaise lui a fait vivre une expérience enrichissante certes, mais incomplète. Elle lui a donné la *materia prima* sur laquelle l'initiation doit s'effectuer. Elle lui a fait réaliser une étape dans son parcours initiatique. Mais rien de plus.

Aussi Philibert sombre-t-il dans un désespoir profond. Sera-t-il condamné à errer dans ce lieu où il se sent étranger ? Comme Thésée, Philibert doit se trouver un guide.

100- Ibid., p. 46.

101- Ibid., p. 47.

La rencontre de deux soldats lui donnent à croire qu'il a peut-être trouvé l'aide cherchée. Mais il comprend rapidement que ces individus n'ont rien à lui apporter, si ce n'est une vareuse qui contient un portefeuille.

Ce don permet cependant à Philibert d'entrer dans un "temple" où il peut voir évoluer quelqu'un qui "sait", qui peut l'instruire, lui indiquer la voie à suivre pour parvenir au Centre du labyrinthe. Le Forum tient lieu de ce "temple" où se produit le héros qui "sait". Il voit ce héros à l'oeuvre, avec d'autres admirateurs venus rendre hommage à ce dieu du lieu. Dans son temple, Maurice Richard s'exécute. Il est le maître de la situation, il contrôle le jeu jusqu'à ce qu'un Imple, un Anglais de Toronto, lui donne un croc-en-jambe et le fasse trébucher. Ce suprême affront, Philibert ne peut le supporter. Il veut venger son idole en maltraitant physiquement l'agresseur. Ce geste de bravoure vaut au néophyte tant d'amitié et de joie qu'il "n'aura plus besoin d'être aimé du reste de sa vie"(102). L'honneur du maître est sauvé, sa réputation est restaurée grâce au geste de Philibert.

Cette proximité avec un maître qui "sait", Philibert ne peut toutefois vraiment lui profiter. Il

102- Il est par là, le soleil, p. 55.

demeure toujours sans guide dans ce labyrinthe "où il ne trouv[e] plus son chemin"(103). Toujours seul, Philibert refuse d'abandonner; il veut demeurer à l'intérieur du labyrinthe urbain. Les épreuves qu'il a subies semble l'avoir suffisamment aguerri pour lui permettre d'en surmonter d'autres.

L'apprentissage matériel du labyrinthe

Pour survivre, Philibert s'accroche à la matérialité de la vie. Il subit l'épreuve du travail qu'il doit intérioriser pour comprendre la signification de cette activité susceptible de le mener au Centre du labyrinthe, vers le sacré de l'existence. Tour à tour creuseur de terre "infertile", éplucheur de pommes de terre, chauffeur d'une bête de cirque, Philibert ne peut comprendre comment il peut se réaliser dans pareils emplois. D'ailleurs, rien dans la ville ne semble l'appeler vers la Connaissance qui lui permettrait de se régénérer.

De cette vie sous la terre, Philibert passe bientôt au sommet des édifices pour y nettoyer les briques. Cette verticalité ne lui permet pas d'espérer davantage. Du haut de son échafaud, le labyrinthe lui cache l'horizon:

103- Il est par là, le soleil, p. 55.

Devant lui, les briques entassées sur les briques cimentées dans la suie, étendent leur mur de l'est à l'ouest, de la terre au ciel(104).

Le désespoir le gagne de plus en plus. Sa soif de liberté semble impossible à étancher. C'est le sentiment qui le gagne jusqu'au jour où un vieil homme lui dit:

Les hommes ont besoin d'une raison pour vivre.
La vie est devant vous. Au moment où vous me lisez la vie doit être belle(105).

Mais Philibert ne trouve pas cette raison de vivre capable de le valoriser, de lui rendre sa dignité d'homme.

Travaillant dans une usine de fabrication de bottines, il fait un cauchemar: il se voit lui-même devenir objet de fabrication, il est devenu une bottine parmi d'autres bottines.

Dans ce monde matériel dans lequel il évolue, Philibert voit sa détermination s'émousser. Pourquoi lutter, pourquoi poursuivre un cheminement où les échecs s'accumulent ? Philibert aurait-il quitté sa campagne uniquement pour aller mourir bêtement en ville ? Une lettre de sa mère lui rappelle que "la vie là-bas

104- Ibid., p. 62.

105- Ibid., p. 52.

l'attend dans une odeur de pain chaud"(106). Mais ce retour en arrière, aussi attrayant soit-il, ne peut se faire. Philibert a entrepris une quête qu'il doit mener jusqu'au bout, jusqu'à la lumière. Même si sa longue marche dans cette descente aux Enfers est difficile, Philibert la préfère au "village [où] le ciel écrase les gens"(107). Aussi choisit-il de rompre définitivement avec son passé et de recouvrir "son père d'un oubli plus épais que la terre humide"(108). Philibert est dans le labyrinthe de la ville pour tenter de le maîtriser.

Cette décision lui donne un nouveau souffle de vie, un nouvel espoir. D'autant plus qu'il rencontre un guide qui l'introduit de force dans un monde mystérieux. Ce maître et sa femme "lui prennent chacun un bras et l'entraînent"(109). Et cet homme lui affirme qu'aujourd'hui même il deviendra un homme: "il est temps de vous en apprendre encore plus. Venez"(110), de lui dire ce guide mystérieux.

Une fois encore, Philibert est trompé sans ses espoirs. Au cours d'une nuit où il épluche des pommes

106- Ibid., p. 73.

107- Ibid., p. 73.

108- Ibid., p. 77.

109- Ibid., p. 80.

110- Ibid., p. 79.

de terre dans un sous-sol, il a une révélation terrible, Sa mémoire lui rappelle un article de journal où un psychologue y affirme:

Le principal obstacle qui se dresse sur la route du jeune homme(...) la FASCINATION de l'échec(111).

Cette constatation du brillant psychologue du Massachusetts Institute of Psychology l'entraîne dans une longue réflexion. "Suis-je en train de préparer mon échec?"(112), songe-t-il.

Inquiet, Philibert abandonne ses pommes de terre et réclame au restaurateur Papatakos son salaire. Découragé d'appartenir au monde chthonien, il s'offre un oasis d'amour décevant. Plutôt que d'être rassasié d'amour, "il a la sensation d'avoir le corps écorché"(113). —

Philibert s'éloigne davantage de la lumière; le désespoir semble même le guetter. Il a même l'impression d'être dans un cul-de-sac. La douleur de Philibert est tellement profonde qu'il se met à douter de sa vie, de sa présence au monde: "On m'a donné la vie sans que

111- Il est par là, le soleil, p. 86.

112- Ibid., p. 87.

113- Ibid., p. 90.

Je la demande"(114), se dit-il, et il croit que "c'est pour rien qu'il a quitté son village"(115).

Philibert ne peut s'apitoyer longuement sur son sort. Il lui faut continuer sa route.

Le hasard qui jusqu'ici n'a pas trop bien servi Philibert le met cependant sur une piste qui, peut-être, saura le mener au Centre de ce monde à découvrir. L'acharnement de Philibert à ne pas vouloir mourir lui est bénéfique. Il se présente, suite à la lecture d'une petite annonce, chez un certain Boris Rataploffsky: Neuvième merveille du monde. Cette bête de cirque l'accepte sous sa férule. Le néophyte s'est retrouvé un emploi. Il est le chauffeur de la Neuvième merveille. Il en est ravi. Enfin il croit participer à la vie.

Comment Philibert ne serait-il pas fier? Son véhicule est le point de mire de la ville de Montréal(...) C'est la première fois de sa vie qu'il est fier(116).

Philibert semble avoir trouvé un autre guide. Il reçoit même un nouveau nom: Phil. La lumière lui semble maintenant accessible. Il entreprend avec son maître un périple qui doit le mener vers le centre du

114- Ibid., p. 94.

115- Ibid., p. 95.

116- Ibid., p. 102.

monde. Dans ce voyage, Phil suit son maître pas à pas, jusqu'au jour où son maître se suicide.

Seul et désespéré, Phil est habité un moment par le désespoir. Mais il a tôt fait de se remettre à la tâche et d'essayer de surmonter ses difficultés. Il a toujours le désir de vouloir trouver sa voie dans ce monde où tout semble lui échapper. Les épreuves, il se doit de les vaincre pour passer dans un monde différent où il aura la révélation du mystère de la vie. L'héritage qu'il reçoit de son dernier maître l'encourage et lui redonne espoir.

CHAPITRE 3

La re-naissance

La mort initiatique appelle la re-naissance. Elle est ordonnée vers cet objectif ultime lequel lui donne d'ailleurs tout son sens. Au terme de son voyage dans le monde de la mort, le néophyte doit donc être en mesure d'accéder à une vie nouvelle, à celle qu'il recherchait et pour laquelle il était disposé à tout sacrifier. Il doit re-naître littérairement. En est-il ainsi chez les héros de Roch Carrier ?

L'illusion

Les personnages de La guerre, yes sir ! ont été emportés dans un rituel qui a aboli, autour d'eux, le temps. A l'intérieur de la maison des Corriveau, métaphoriquement le village, les gens de Bralington Station ont basculé, on l'a vu, dans le temps des origines, celui du chaos originel ou de l'indifférenciation d'avant la Création.

Mais voici qu'il leur faut soudainement passer du pré-formel à la re-naissance. Les soldats anglais en ont assez des agissements des villageois, de leurs extravagances verbales et physiques. Aussi décident-ils d'agir. S'amorce alors la sortie de la mort initiatique.

La sortie périlleuse

La nature du voyage dans l'au-delà des personnages de La guerre, yes sir ! ne peut conduire qu'à une

sortie périlleuse. Les phases précédentes l'ont annoncée sans subtilité:

Cette fête sauvage marquée de rires
épais, de cidre et de lourdes
tourtières(1)

est marquée par l'extravagance. Telle en sera donc la sortie, déterminée elle aussi par l'instinctuel et le pulsionnel.

Il n'est pas étonnant alors que le départ des villageois de la maison des Corriveau se fasse dans un tumulte et dans un chaos indescriptibles. Dégoûtés par les agissements de ces

french Canadians qui avaient des
manières de porceaux dans la
porcherie(2),

les soldats anglais entreprennent de chasser "manu militari" les habitants du village. C'est le "Sergent" qui en donne l'ordre et les soldats

ramassèrent à travers la maison, les
bottes, les manteaux, les foulards,
les chapeaux et les jetèrent
dehors(3).

Bon gré, mal gré, la communauté de Bralington Station est tenue de sortir de sa nuit funéraire. Expulsée de chez elle, elle est en quelque sorte projetée brutale-

1- Carrier, Roch, La guerre, yes sir !, Montréal, Editions du Jour, p. 90.

2- Ibid., p. 90.

3- Ibid, p. 93.

ment dans une réalité autre. La prise de conscience de ce qui vient de se passer lui ouvre les yeux et appelle une réaction, une réaction qui surprend quelque peu. Les gens sont "plus préoccupés de retrouver leurs vêtements que de protester contre l'insulte"(3).

Cette attitude semble indiquer que les villageois n'ont de considération que pour des choses vaines, des objets qui s'usent avec le temps, ici symbolisés par les vêtements. Ils n'attachent d'importance en fait qu'à une vie superficielle, celle qui se déroule historiquement, jour après jour, par habitude.

Ce n'est que tardivement, un fois leurs vêtements retrouvés, que les villageois prennent conscience de leur expulsion. Lorsqu'ils constatent que leur univers leur échappe, que les étrangers ont pris leur place alors seulement ils organisent une contre-attaque. Ils veulent réintégrer leur demeure, récupérer leurs biens,

La re-naissance

Dans cet univers en transition, le narrateur nous entraîne aux portes d'une re-naissance qui se veut périlleuse. D'un côté, les soldats anglais ont pris une décision grave: ils se sont imposés aux villageois, ils ont pris leur village, leur identité, leur raison d'être

3- Ibid., p. 93.

et de vivre. D'un autre côté, les habitants de Bralington Station réalisent la précarité de leur situation. Ils sont sur le point de perdre le lieu sacré de leur existence (tel que construit par leurs ancêtres). C'est dans leur "être" ontologique même qu'ils sont atteints. Ils doivent rétablir l'ordre des choses.

L'entrée dans le monde de la re-naissance s'effectue d'abord par une prise de conscience de leur nouvel état:

Ils avaient été chassés par des Anglais de la maison du père Corriveau, qu'ils étaient empêchés par des Anglais de prier pour (...) un fils du village(5).

L'injure est vivement ressentie: "les villageois mesurèrent leur profonde humiliation"(6), nous dit le narrateur.

La prise de conscience conduit les villageois à réagir violemment. Nécessité oblige et n'en déplaît pas aux soldats anglais ! La réappropriation de l'espace s'impose, et ce, quel qu'en soit le prix. L'affrontement qui est sur le point d'éclater paraît cependant inutile. La lutte des villageois est marquée du même sceau que celle de l'enfant Mireille qui "ne p[eut] rien

5- Ibid., p. 93.

6- Ibid., p. 108.

sur ses orteils"(7). Un nouvel ordre vient de s'installer(8).

Les résultats du combat s'expriment aussi dans le cauchemar prémonitoire du personnage Henri qui voit tout le village englouti par un cercueil insatiable. "Maintenant c'est fini", s'écrie-t-il. Comme pour indiquer aux habitants de Bralington Station que le retour du village paradisiaque est dorénavant devenu illusoire. Cependant, rien ne semble faire entendre raison aux villageois. Leur propre existence mérite bien d'être défendue jusqu'au bout. Aussi est-ce avec la force du désespoir que s'engage la lutte.

Un combat factice

A l'intérieur du stade de la re-naissance périlleuse le combat entre les soldats anglais et les villageois fait figure de catalyseur de tous les antagonismes qui existent entre eux. Cet affrontement détermine la destinée des deux groupes, la conclusion du voyage initiatique. Toute l'oeuvre se concentre dans ce combat, illusoire mais décisif.

7- La guerre, yes sir !, p. 102.

8- Vierne, Simone, Jules Verne et le roman initiatique, p. 32.

Insultés d'avoir été expulsés de leur habitat, les villageois, avec en tête "Joseph la-main-coupée" (p.106), entreprennent donc de reconquérir leur univers. Pour nourrir leur courage, ils ne manquent pas d'aiguiser leur détermination:

Ils n'auront pas la dernière nuit de Corriveau,(9)

Notre Corriveau est à nous,(10)

Vous ne prendrez pas notre Corriveau! (11), reprend un troisième.

Et le premier geste, posé par celui-là même qui n'a qu'une seule main, trahit la fermeté de la résolution:

Joseph la-main-coupée se rua le premier (...) Il fonça dans la porte (...) La porte comme arrachée, s'ouvrit(12).

Mais il traduit aussi la démesure inutile et presque ridicule. Défoncer une porte ~~apparemment~~ non verrouillée est plutôt de nature à rendre suspecte la qualité de l'intervention que l'on veut faire. En regard de l'objectif visé, l'action entreprise augure mal. Et, de fait, cette entrée "fracassante" de Joseph-la-main-coupée est saluée de façon humiliante par le père Corriveau lui-même:

9- La guerre, yes sir !, p. 101.

10- Ibid., p. 107.

11- Ibid., p. 106.

12- Ibid., p. 106.

Coupe-toi les mains, coupe-toi les pieds si tu veux, coupe-toi le cou puisque tu aimes ça, mais n'arrache pas mes portes(13).

Il n'en fallait pas davantage pour introduire la division au sein même de la communauté de Bralington Station. C'est dans le désordre que s'engage alors le combat entre les factions lorsque tout à coup le Sergent anglais hurle:

"Let's go, boys ! Let's kill'em !" (14). S'ensuivent

des coups de poing, [des] coups de bottes(...) de cuir...dans les visages, dans les ventres, sur les dents(15) des pauvres habitants de Bralington Station.

Et la réaction n'est pas de taille. Elle n'est que verbale:

Vous n'aurez pas notre Corriveau !
(...) Christ de calice de tabernacle ! Maudit wagon de Christ à deux rangées de bancs, deux Christ par banc ! (...) Saint-Chrême d'Anglais ! Nous aurons notre Corriveau ! (16).

Les Anglais agissent alors que les villageois subissent, se contentant de défier, jusqu'au moment où Bérubé tente de prendre la direction de la contre-attaque et de se faire ainsi une nouvelle crédibilité:

13- Ibid., p. 106.

14- Ibid., p. 107.

15- Ibid., p. 107.

16- Ibid., p. 108.

Il montrerait à ces Anglais ce qu'un Canadien français portait au bout de son poing(17).

Mais son désir a tôt fait de tomber à plat, s'évanouissant dans le commandement du sergent anglais:

Atten...tion!((...)). Ces mots paralysèrent Bérubé. Le Sergent avait donné un commandement Bérubé, simple soldat, était hypnotisé(18).

Incapable de secouer le joug de sa formation militaire, Bérubé se range du côté des soldats anglais.

Le sort en est jeté. Les villageois sont condamnés à perdre cette "guerre" qui, maintenant, se transporte hors de la maison des Corriveau. Cette sortie périlleuse de la mort initiatique prend fin avec l'arrivée du soldat déserteur Henri qui tue un soldat anglais qui s'était dressé sur son passage.

La re-naissance est accomplie. Le combat peut prendre fin. Les soldats anglais ont dominé les villageois. Tout appartient désormais aux Anglais; Bralington Station est devenu un espace nouveau, conquis et occupé par l'étranger.

17- La guerre, yes sir, p. 108.

18- Ibid, p. 108.

Un cosmos renouvelé

L'affrontement dans La guerre, yes sir ! conduit la communauté de Bralington Station à se transformer radicalement. Le re-nouvellement ne peut s'effectuer chez Corriveau. Ce garçon de Bralington Station représente le village ancien, le cosmos sacré tel qu'il a été construit à l'origine par ses ancêtres. Cet univers sacré n'a pas encore été souillé par l'extérieur, par l'étranger. La deuxième guerre mondiale va venir ébranler, bouleverser ce petit village. Elle lui révèle l'existence d'un autre monde, organisé et puissant. Bralington Station fait partie désormais du monde, d'un univers ouvert au monde. Mais il s'agit d'un univers conquis et dominé par l'étranger.

Ce qui nous semble paradoxal dans ce roman de Roch Carrier est le fait que le narrateur se range du côté des villageois pour nier cette ouverture au Monde. Il multiplie les situations dans lesquelles il fait appel au passé mythique d'un village fermé. Comme s'il refusait de le voir s'affranchir d'un passé paralysant. Il semble qu'à ses yeux ce petit monde protégé, entouré par la montagne, isolé par la neige, représente le paradis, l'Age d'Or d'une certaine époque. — Mais la — guerre sonne le réveil brutal à une réalité nouvelle. Bien malgré lui, les personnages et les situations qui

aboutissent à la descente aux Enfers ont évolué. Serait-il dépassé par des événements qui sont encore trop près de lui ?

Un monde à faire

Dans ce que l'on a qualifié comme étant une représentation d'une descente aux enfers les personnages de Floralie, où es-tu ? se sont battus pour quitter l'obscurité, pour retrouver la lumière. Cette quête ne peut trouver son aboutissement qu'au terme d'épreuves surmontées et réussies. Ce n'est qu'après de multiples enseignements qui les auront purifiés qu'Anthyme et Floralie peuvent avoir accès à un régime ontologique nouveau.

La re-naissance périlleuse

Perdus depuis un bon moment dans cette nuit des Enfers, les personnages Anthyme et Floralie ont vécu séparément leur quête initiatique. Dans cette descente dans la nuit, les néophytes ont surmonté des épreuves qui avaient pour objet de tuer l'être ancien. Ces épreuves terrifiantes de la mort initiatique que nous avons décrites dans notre deuxième chapitre mènent les néophytes vers une sortie qui s'annonce aussi pénible que celle de la mort initiatique, parce que la sortie

est habituellement en accord avec la tonalité du voyage dans l'au-delà.

La trame romanesque de Floralie, où es-tu ? semble correspondre à cette évolution du voyage initiatique. Floralie est sur le point de connaître sa sortie de la mort initiatique, de laisser derrière elle tout un monde de ténèbres alors qu'elle recherche la lumière. Voulant retrouver le moment paradisiaque du "soleil aveuglant de l'Italien", son voyage ne lui révèle que les ténèbres. Libérée de sa faute et de sa culpabilité par deux guides chthoniens, elle hésite toujours à mettre fin à ce voyage dans le monde de l'au-delà. Le narrateur conduit Floralie à la limite de la mort initiatique pour qu'elle amorce sa sortie, sa re-naissance. Grâce au feu, elle se régénère totalement.

Cette image qu'emploie le narrateur oriente son personnage Floralie sur la voie de l'abolition de sa vie passée. Parce que cette "purification est un dépouillement total de l'être ancien"(19), le narrateur doit — permettre à son personnage Floralie une vie ontolo- — giquement "autre". Mais il fait adopter à son personnage une toute autre attitude. Plutôt que d'insuffler du courage à Floralie, il la rend hésitante:

19- Vierne, Simone, Rite, roman, initiation, p. 25.

J'aurais voulu être brûlée comme les autres(20), nous dit-elle.

La re-naissance est périlleuse pour Floralie qui rêve toujours d'un amour et d'un passé paradisiaque. Mais comme le lui affirme un personnage:

Crois-moi, petite jeunesse, il vaut mieux être une fille en chair et en os qu'un saint en cendre et en fumée(21), souligne-t-il.

Cette réflexion faite alors qu'elle est déjà à l'extérieur du lieu de son voyage initiatique indique que Floralie ne peut retourner en arrière. Elle donne à penser qu'elle acceptera de vivre son amour avec Anthyme.

Anthyme quant à lui, cet être d'instinct, a compris l'organisation du Monde en gravissant l'arbre Cosmique. Dès que cette "co-naissance" est bien intégrée, Anthyme sait ce que son destin doit être. Il sait qu'il lui faut marcher sur les pas des anciens et fonder à son tour une famille avec Floralie. Fort de ces révélations, il se sent en quelque sorte "transfiguré au point de se dissocier de l'ancien"(22). Il accepte de réintégrer le monde des vivants avec ses limites, "confessant"

20- Carrier, Roch, Floralie, où es-tu ?, Montréal, Editions du Jour, 1969, p. 167.

21- Ibid., p. 167.

22- Vierne, Simone, Rite, roman, initiation, p. 47.

même d'être "homme"(23), et "pêcheur"(24), comme le lui avait enseigné le Père Nombrillet. Habité par cette vérité, il peut désormais aspirer à vivre une vie nouvelle:

Sous les pieds d'Anthyme, le sol était redevenu dur, car la terre aime le poids des hommes honnêtes(25), précise le narrateur.

A l'aurore du Monde

La deuxième épreuve d'Anthyme dans cette sortie de la mort initiatique est équivalente à celle de sa femme. Il doit abolir son ancien régime de vie s'il veut accéder à un autre, s'il veut re-naître tout comme Floralie a pu le faire. C'est lui aussi par le rite du feu qu'il se purifie. Beaucoup moins dramatique que celle de sa femme, sa purification l'engage un peu moins, la vivant alors qu'il "traverse l'orée de la forêt"(26) et se trouve ainsi presque à l'extérieur du lieu de son initiation. Ce feu devient à ses yeux une expérience mémorable, tout comme son voyage dans la mort initiatique:

il se souviendr[a] toujours de cette

23- Floralie, où es-tu, p. 155.

24- Ibid., p. 155.

25- Ibid., p. 156.

26- Ibid., p. 167.

nuît quand il aur[a] oublié toutes
les autres(27).

Le personnage se situe sur la bonne voie, celle qui
le conduit en dehors de cette nuit, donc de plus en plus
près de sa femme:

son âme avait oublié le feu de
l'enfer et sa mémoire changée en
feuilles bruissait(28), note le
narrateur.

C'est alors que le couple peut se réunir "dans la
prairie"(29), illustrant bien qu'il ne fait plus partie
de la nuit des Enfers, de la forêt, mais bien de
l'aurore de la vie. Les héros-néophytes, devenus
exemplaires, savent qu'ils peuvent vivre ensemble dans
un même endroit. C'est pourquoi le narrateur fait dire
à Floralie: " Anthyme qu'il est loin ton village"(30).

La sortie heureuse

Le narrateur de Floralie, où es-tu ? insiste pour
démontrer aux lecteurs que l'initiation qui vient
d'avoir lieu a des répercussions au plan social. Le
couple est appelé à vivre dans une communauté. Pour
légitimer son projet, il fait faire une double re-

27- Ibid., p. 167.

28- Ibid., p. 168.

29- Ibid., p. 168.

30- Ibid., p. 168.

naissance à ses personnages mais cette fois-ci beaucoup plus douce, heureuse.

Au début de la trame romanesque, nous apercevons Floralie et son mari Anthyme quittant la plaine. La communauté de Floralie entérine ce mariage et lui donne sa bénédiction. Cependant le rituel ne s'est pas encore accompli au village d'Anthyme. C'est ce qui constitue la deuxième naissance, non pas celle de Floralie ou d'Anthyme mais plutôt celle du couple comme entité.

Dès qu'ils sont à l'extérieur de la forêt, Anthyme et Floralie s'enlacent dans un pré. C'est dans cette position que les villageois de la montagne les ont retrouvés. Après une longue nuit qui les a séparés l'un de l'autre, Anthyme et Floralie se sentent régénérés, complètement différents ontologiquement:

Anthyme et Floralie (...) s'examinaient avec le regard de ceux qui, ne s'étaient pas vus depuis longtemps (31).

Ce changement radical étonne Floralie et Anthyme. Aussi cherchent-ils à "faire coïncider, dans un visage, présent et passé"(32).

31- Ibid., p. 168.

32- Floralie, où es-tu ?, p. 170.

Le baptême

Pour confirmer cette régénérescence, le narrateur fait appel à un symbole de la sortie heureuse:

Des fêtards avancèrent leurs
bouteilles(...) et renversèrent la
bière sur leurs têtes(33).

Ce rite qui rappelle le baptême marque la sortie heureuse de la mort initiatique; "le vieil homme meurt(...) et donne naissance à un être nouveau régénéré"(34). Cette image traduit bien la métamorphose des personnages. Cette purification du couple révèle l'apparition des êtres de grâce qui surgit de cette nouvelle union.

Ce recours au scénario initiatique pour bien intégrer les nouveaux membres de la société de la montagne ne fait qu'accentuer leur degré d'appartenance au village de la montagne. En effet pour bien appuyer la thèse de recommencement à neuf d'un couple nouveau, qui n'a pas encore vécu véritablement ensemble, l'auteur utilise un autre symbole apparenté au scénario initiatique, relié au début de la vie de la re-naissance:

Des mains les saisirent, les
hissèrent dans la voiture(35).

33- Floralie, où es-tu ?, p. 170.

34- Ellade, Mircea, Le sacré et le profane, p. 113.

35- Floralie, où es-tu ?, p. 170.

Tout comme un nouveau-né, le couple doit tout réapprendre !

Toute cette aventure se termine par une sorte de serment que se font Floralie et Anthyme: "Faut jamais rêver"(36), se promettent-ils, pour signifier que l'homme et la femme sont faits pour vivre sur terre et non pas dans un ailleurs paradisiaque, en dehors de la réalité.

Un monde à fonder

Dans le premier volet de la trilogie de Roch Carrier, nous avons vu que l'auteur ne s'en tenait pas aux conventions lorsqu'il a élaboré son oeuvre. Pour lui, l'histoire est primordiale. Conteur, il s'emploie à mettre en situation des personnages qui dépassent leur condition d'être. Ils sont plus des archétypes que de véritables personnages romanesques.

Dans Floralie, où es-tu ?, Roch Carrier nous présente un couple aux prises avec une société qui veut les séparer. Séduite lors d'une fête par un jeune travailleur italien, Floralie serait-elle condamnée à vivre une vie "rêvée" ? Pourtant elle a oublié cet étranger sur qui aucun monde ne peut être fondé puisque aucune communication, aucun lien ne semble les réunir.

36- Ibid., p. 170.

Plus tard, elle voudrait bien crier à Anthyme qu'elle l'aime mais celui-ci ne semble préoccupé que par un amour physique et charnel.

L'aveuglement, la pression sociale ordonne à Anthyme de poser un geste qui fait chavirer le récit dans la nuit. Alors que les époux appelaient la lumière, ils n'ont rencontré que les ténèbres. L'incompréhension et le doute s'immiscent entre Floralie et Anthyme qui les conduisent dans une nuit d'introspection. Si cette descente aux Enfers montre les grandes inhibitions des personnages, elle leur permet de se "dépouiller" de leur être ancien. Purifiés, Floralie et Anthyme fondent un monde d'amour sur lequel une toute nouvelle société peut s'appuyer pour aller de l'avant.

La réconciliation que Carrier fait se produire entre son personnage Floralie et Anthyme est ainsi plus forte que ne laisse entendre René Dionne⁽³⁷⁾. Elle est supportée par un souffle prométhéen. Pendant leur voyage initiatique, les personnages ont acquis la certitude qu'ils peuvent vivre ensemble parce qu'ils ont changé ontologiquement. Ils ne vivront pas d'un amour paradisiaque (qui en vit un ?) mais bien d'un sentiment

37- René Dionne, Floralie ou la recherche de la femme d'ici, Relations, septembre 1969, p. 243: "Les gens du village veulent qu'ils vivent ensemble, eux les mariés du matin; ils feront donc ainsi, mais sans amour fou".

qui fait qu'un homme, les deux pieds ancrés au sol, désire fonder un monde avec une femme prête à l'aimer pour ce qu'il est. Floralie sait maintenant que l'on ne peut vivre avec un homme "idéal" telle qu'elle le conçoit en rêve, mais avec un homme en chair et en os. Le paradis n'est pas l'apanage des humains et les personnages de Roch Carrier en ont pris conscience.

Dans ce roman, l'auteur nous démontre bien la confiance qu'il place dans le genre humain, dans ce qu'il a de plus profond à l'intérieur de lui. Nous sommes, nous les mortels, condamnés à vivre sur la terre une vie imparfaite mais capables de la vivre et d'en jouir le plus possible. En fondant une société, un nouveau monde sur cette base, l'avenir ne peut être que prometteur.

A la poursuite de la lumière

Désorienté et blasé de la vie de la ville où il croyait trouver "le paradis", Philibert, le néophyte du roman Il est par là, le soleil, a vécu son périple à la ville comme un passage dans un labyrinthe. Incapable de trouver un guide compétent pour lui indiquer le chemin conduisant au "centre" où se situe la lumière, il accumule échec sur échec.

Enfin se pointe un espoir pour lui: l'héritage. Mais ce legs n'est finalement qu'un ersatz. Et c'est sur ce leurre que le narrateur fonde l'espoir pour voir le personnage Philibert évoluer vers la re-naissance.

Perdu dans l'un des couloirs de la ville-labyrinthe, Philibert s'apprête à connaître la troisième partie de son long et pénible voyage initiatique. Ce jeune homme de la campagne qui immigre à la ville connaît plusieurs péripéties dans cet univers où

Dix villages semblent avoir été
jetés ici les uns par-dessus les
autres(38).

Dans ce milieu, le néophyte fait un périple destiné à le faire passer d'un campagnard à un citadin. Cette transformation se produit-elle ?

L'angoisse de Dédale

A l'instar des autres personnages de Roch Carrier, Philibert vit son séjour dans la mort initiatique comme une descente aux Enfers. Dans ce monde chthonien, lieu sacré de l'initiation, il lui faut s'aventurer à l'aveuglette pour vaincre les épreuves qui ont pour but de le transformer. Sans véritable guide, il doit trouver le chemin qui le mène au centre, c'est-à-dire à l'endroit même où se situe le sacré.

38- Carrier, Roch, Il est par-là, le soleil, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 31.

La tâche de Philibert est ardue. Si l'on considère les différents emplois qu'il a occupés, une constante se dégage: tout travail est exécuté sans la présence du soleil, en dehors de la voie sacrée susceptible de conduire le néophyte vers des transformations. Il quitte la campagne pour éviter ces travaux sans lumière et une fois parvenu à la ville il revit la même situation.

Il est toujours confronté au noir, encadré devant, derrière ou sur les côtés. Chacun des emplois le place devant un nouveau mur. A peine en a-t-il contourné un qu'un autre apparaît.

Le néophyte ne peut donc se transformer par le travail. La seule liberté qui lui est concédée est celle du gain. Il lui faut donc chercher ailleurs une voie d'accès au sacré de l'existence. Ses échecs répétés l'obligent à chercher un guide capable de le conduire au Centre du labyrinthe. Tout comme Thésée qui a réclamé l'aide d'Ariane et Icare celle de son père Dédale.

A la recherche d'Ariane

Dès le début de son voyage initiatique, Philibert est privé de la connaissance de la langue anglaise. Cette ignorance constitue un handicap sérieux. Elle

l'empêche de rencontrer ceux qui seraient susceptibles de l'aider. Il doit se rabattre sur des marginaux qui sont inaptes à jouer un rôle d'adjuvant efficace. Aussi décide-t-il, après avoir pris conscience de ce qui lui fait défaut, de suivre un cours d'anglais :

Il s'inscrira à un cours du soir
pour apprendre l'Anglais(39).

Mais cette constatation arrive trop tard dans son cheminement. Même si l'héritage reçu peut faire durer encore l'illusion de la transformation. Un accident d'automobile vient mettre un terme aux joyeux mirages qui l'habitent. Philibert meurt dans son propre mensonge, toujours prisonnier dans le labyrinthe de la vie.

Le triomphe du Minotaure

Le personnage Philibert est mort dans le labyrinthe parce que, semble nous dire le narrateur, son voyage initiatique était trop exigeant. Cet être de la campagne qui voulait devenir "autre" n'a pas eu la chance de se trouver un véritable guide, un initiateur capable de l'instruire sur l'existence et la vie urbaines.

Le projet de Philibert s'inscrit profondément dans les racines du petit homme. Celui qui a vu un de ses

39- Il est par là, le soleil, p. 132.

compatriotes tombé dans une guerre, espérait exorciser ce monde cruel. Il est de la lignée des Anthyme et Floralie de Floralie, où es-tu ? tout en les dépassant dans ce monde urbain. Comme eux qui avait un monde à fonder dans la montagne, Philibert avait un monde à inventer, à créer dans la ville. Sa quête s'avère-t-elle trop ambitieuse ?

Quoi qu'il en soit, ce personnage a complètement dominé les autres de la trilogie de Carrier. Il n'a pas reculé devant l'étranger; il a tenté de se l'approprier. Il a voulu fonder son propre monde en ville, se dissocier complètement de son encombrant passé de rural. Philibert s'est retrouvé dans un endroit où l'on ne voit plus la lumière du commencement et où la lumière de la fin est si minuscule que le regard doit sans cesse le chercher. Il semble trop près de son passé pour pouvoir accéder à un régime supérieur.

Complice de son personnage au début de l'oeuvre, le narrateur s'en détache au cours de son évolution. Il veut bien lui permettre de s'enraciner ailleurs que dans son village natal mais pas encore en ville. Comme si cette transition se faisait trop brusquement. Le narrateur n'affirme-t-il pas: "un homme seul ne peut rien"(40) ? Et, pourtant, il le laisse agir seul.

40- Ibid., p. 136.

La quête du personnage ne peut être menée à terme parce qu'il est laissé à lui-même. Mieux encore, parce qu'il est privé de maître et d'initiateur, le chemin à parcourir lui paraît trop long et trop difficile. Il semble d'ailleurs que c'est là le sentiment qu'éprouve l'auteur lui-même à cette époque. N'avoue-t-il pas: "Je me dois de me trouver dans la ville"(41) ?

Tout comme Icare, Philibert tombe comme "un oiseau sans aile"(42). Il s'est trop rapproché du soleil de la vérité. Celle qu'il recherchait n'était peut-être pas celle que la réalité lui présentait.

Mais si sa quête n'est pas réussie, elle a tout de même des chances de l'être. Sa détermination l'empêche d'abandonner. Et le bout de chemin qu'il a fait lui donne l'impression qu'il en reste peu à faire. C'est en avant qu'il veut continuer à marcher. Ne s'entend-il pas dire à la fin: " Il est par là, le soleil"(43) ?

41- Une terre ingrate Roch Carrier se souvient de Sainte-Justine, film de l'Office national du film, réalisatrice Cynthia Scott, 27 minutes 40 s., 1972.

42- Il est par là, le soleil, p. 137.

43- Ibid., p. 142.

CONCLUSION

Des personnages colorés habitent l'univers romanesque de la trilogie de Roch Carrier. Les uns et les autres sont animés par une vitalité telle qu'ils y prennent presque toute la place. L'exercice littéraire qu'est le roman semble orienté uniquement vers la mise en relief des Corriveau, des Anthyme et Floralie ainsi que de Philibert. Des réalités formelles comme le temps et l'espace ne reçoivent que peu d'attention. Leur rôle, limité à celui de cadre de l'action, passe véritablement au second plan.

Mais si importants qu'ils soient, les héros de Carrier éprouvent du mal à évoluer, à cheminer en fonction d'un mieux être et d'un mieux vivre. Leur quête n'est pas toujours réussie. Leur voyage initiatique ne les conduit pas tous vers la mutation désirée.

Vécu comme une expérience ardue, le voyage initiatique s'ébranle difficilement autant chez Corriveau, Anthyme et Floralie que chez Philibert. Entre ses protagonistes, Roch Carrier ne fait pas de distinction au niveau de la première étape du scénario initiatique. Tous vivent une préparation également exigeante mais désirée. Vient ensuite la séparation d'avec le monde profane que l'un et l'autre cherchent à réaliser avec une même anxiété. Oublier le passé, le mettre derrière

soi pour espérer passer à un autre mode d'être, tel est le but poursuivi. Mais la mort initiatique est vécue difficilement. C'est elle qui singularise chacun des principaux personnages de la trilogie.

Pour Corriveau de La guerre, yes sir !, toute la charge héroïque qu'il incarnait est rapidement transposée sur la société de Bralington Station. Ce n'est plus un seul personnage qui entreprend "la descente aux enfers" mais toute une communauté de paysans.

Dans Floralie, où es-tu?, Anthyme et Floralie vivent en même temps leur entrée dans la mort initiatique. C'est ensemble qu'ils décident de cheminer et d'évoluer. Mais c'est séparément qu'ils sont confrontés aux épreuves, l'un privé du secours ou de l'assistance de l'autre. Et il faut dire ici qu'il fallait qu'il en soit ainsi puisque l'évolution est avant tout individuelle. Leur "descente aux enfers" les conduit sur une voie difficile où chacun est appelé à vaincre les monstres de la forêt et de la nuit. Heureusement qu'ils reçoivent l'aide de guides capables de les encourager et de les faire progresser dans cet univers inconnu et hostile. Petit à petit, Floralie et Anthyme apprennent à vivre une existence en accord avec un monde qu'ils découvrent et qu'ils apprivoisent.

Si Anthyme et Floralie réussissent à trouver en eux et en dehors d'eux les ressources nécessaires au succès de leur périple initiatique, il en est autrement de Philibert du roman Il est par là, le soleil. Ce héros qui recouvre son passé d'une brume épaisse est plongé, dès le début, dans un ailleurs hostile, dans une sorte de labyrinthe dans lequel il doit trouver sa voie, celle qui le mènera au Centre, c'est-à-dire à l'ouverture "qui rend possible le passage d'un mode d'être à un autre"(1), comme le dit Eliade. De l'univers plat, lisse et ouvert de la campagne, il entre dans un espace à couloirs, enfermés et enserrés entre les murs des édifices d'une ville-labyrinthe. Là, il s'accroche à son idéal de vie pour parvenir à vaincre les nombreux obstacles qui se dressent devant lui. C'est là son meilleur guide puisque tous ceux qu'il rencontre ne cherchent qu'à l'exploiter à leur profit. Le bien-être matériel et l'argent lui semblent être les seules raisons d'être et de vivre de tous ceux qu'il côtoie. Il lui faut réaliser finalement que sa fuite n'est possible que dans la mesure où il peut s'enraciner dans ce nouvel espace qui est désormais le sien.

En regard de ce qui vient d'être exposé, la renaissance, troisième partie du voyage initiatique, ne se

1- Eliade, Mircea, Le sacré et le profane, Paris, Gallimard, 1965, p. 152.

réalise qu'avec certains héros de l'univers créé dans la trilogie de Carrier. C'est le cas des époux Anthyme et Floralie. Ces derniers parviennent véritablement à mourir à leur passé et à naître à une vie nouvelle, semblable à celle de leurs ancêtres. Les enseignements qu'ils ont reçus tiennent lieu de révélations et leur permettent d'épouser à leur tour l'oeuvre de la création, de marcher dans les traces des "héros créateurs", comme le dit Eliade.

Quant à Philibert, on l'a vu, il échoue dans sa tentative de devenir "autre". Il n'a pas réussi à rencontrer le guide qui lui aurait permis de résoudre l'énigme de la ville-labyrinthe. Influencé par de faux initiateurs, il s'engage dans une illusoire quête matérielle qui ne le conduit nulle part. Comme si la mutation du campagnard en citadin était un projet irréalisable, voire utopique.

Animé par des héros déchus et par des héros exemplaires, la trilogie de Roch Carrier doit être perçue comme un tout signifiant et significatif. Les trois romans racontent finalement une seule et unique quête: celle du changement radical. Le premier La guerre, yes sir !, en est le point de départ. Roch Carrier s'emploie dans ce roman à abolir un monde, c'est-à-dire à plonger la société dans un chaos originel

pour tenter de la transformer. Floralie, où es-tu ? reprend cette quête en réussissant cette fois la mutation ontologique, existentielle et sociale, des héros qui animent le récit. Et ici, le scénario initiatique est précis sur ce point: un vra recommencement ne peut avoir lieu qu'après une véritable fin. Ce qui ne pouvait se produire évidemment avec la communauté de Bralington Station.

C'est pourquoi nous pouvons affirmer que l'ordre de parution des romans n'est pas gratuit. En effet si, — selon le scénario initiatique, un véritable recommencement ne peut débiter qu'après une véritable fin, La guerre, yes sir !, même si son action se déroule chronologiquement après Floralie, où es-tu ? doit paraître d'abord puisque c'est dans ce roman que le monde est aboli.

Un membre de cette communauté comme Philibert veut-il s'appropriier alors l'espace urbain ? Il ne reçoit pas l'appui de son créateur. Carrier ne voit pas, semble-t-il, de salut possible dans un métier aussi différent, aussi étranger . Il croit que le "chacun pour soi" et que "la lutte pour la vie" ne peuvent convenir à tous ceux-là qui vivent encore à "l'heure du train de cinq heures" d'avant la guerre. Comme si

l'évolution à faire était trop grande, comme si le chemin à parcourir était trop long.

Il n'est d'ailleurs pas indifférent que l'action romanesque de la trilogie de Carrier se situe avant ou pendant la guerre de 1939-45. C'est à cette période que le Québec commence à se rendre à l'évidence qu'il existe d'autres civilisations, que l'évolution industrielle et technique est en train de modifier non seulement son visage mais aussi les manières d'être et de vivre de ses habitants, que les processus d'urbanisation et de modernisation sont bel et bien enclenchés pour durer. Mieux encore, il prend conscience qu'il a intérêt à participer à ce mouvement s'il veut lui imprimer la direction qu'il veut. Et c'est surtout le phénomène de la guerre qui sonne le réveil, qui ouvre la société à des réalités nouvelles et l'appelle à sortir de son long hiver. L'époque du "rien ne doit changer au pays de Québec" semble donc révolue.

Ce climat d'effervescence dans lequel est né Carrier est aussi celui qui prévaut dans sa trilogie romanesque. C'est lui qui inspire les personnages et les incite à désirer le changement.

En outre, au moment où Carrier écrit et publie les romans de sa trilogie, le Québec de la "révolution

tranquille" ne sait pas trop quelle direction prendre. Un nouveau débat fait surface dans la société: pour ou contre l'indépendance du Québec. La société québécoise est en attente, il doit y avoir une transformation, une mutation radicale. Mais laquelle ? Quelle est la société que veulent se donner les Québécois ? C'est, à notre avis, la même interrogation que reprend Roch Carrier dans sa trilogie, interrogation à laquelle il n'a pas de réponse précise. Comme si la société n'était pas encore prête à vivre de façon autonome et responsable.

BIBLIOGRAPHIE

1- SOURCES: oeuvres de Roch Carrier.a) Romans:

- 1- La guerre, yes sir !, Montréal, Editions du Jour, R-48, 1968, 126 pages ; La guerre, yes sir !, translated by Sheila Fischman, Toronto, Anansi, 1970, 113 pages.
- 2- Floralie, où es-tu ?, Montréal, Editions du Jour, R-56, 1969, 170 pages ; Floralie, where are you ?, translated by Sheila Fischman, Toronto, Anansi, 1971, 108 pages.
- 3- Il est par là, le soleil, Montréal, Editions du Jour, R-68, 1970, 142 pages ; Is it the sun, Phillibert ?, translated by Sheila Fischman, Toronto, Anansi, 1972, 100 pages.
- 4- Le deux-millième étage, Montréal, Editions du Jour, 1973, 168 pages ; They wont demolish me, translated by Sheila Fischman, Toronto, Anansi, 1973, 134 pages.
- 5- Le jardin des délices, Montréal, La Presse, 1975, 215 pages ; The garden of delights, translated by Sheila Fischman, Toronto, Anansi, 1978, 173 pages.
- 6- Il n'y a pas de pays sans grand-père, Montréal, Editions Stanké, 1977, 116 pages ; No country without grandfathers, translated by Sheila Fischman, Toronto, Anansi, 1981, 139 pages.
- 7- Les fleurs vivent-elles ailleurs que sur la terre, Montréal, Editions Stanké, 1980, — — 127 pages.
- 8- La dame qui avait des chaînes aux chevilles, Montréal, Editions Stanké, 1981, 153 pages.
- 9- De l'amour dans la ferraille, Montréal, Editions Stanké, 1984, 543 pages.
- 10- L'ours et le kangourou, Montréal, Editions Stanké, 1986, 156 pages .
- 11- Un chameau en Jordanie, Montréal, Editions Stanké, 1988, 157 pages .

- 12- Prières d'un enfant très très sage, Montréal, Editions Stanké, 1988, 149 pages .

b) Oeuvres poétiques:

- 1- Les jeux incompris, Montréal, Editions Nocturne, 1956, 22 pages.
- 2- Cherche tes mots. Cherche tes pas, Montréal, Editions Nocturne, 1958, 28 pages.
- 3- L'aube d'acier, Sherbrooke, Les Carnets des auteurs réunis, 1971, [n. p.].

c) Oeuvres théâtrales:

- 1- La guerre, yes sir !, Montréal, Editions du Jour, 1970, 139 pages.
- 2- Floralle, Montréal, Editions du Jour, 1974, 157 pages.
- 3- Ce soir seulement, à l'auberge de la fortune, Marivaux, [s. l.], [s. éd.], [s. d.], 104 f., pièce jouée le 19 février 1979, fonds Biron, C.E.D.E.Q., Trois-Rivières.
- 4- La céleste bicyclette, Montréal, Editions Stanké, 1980, 82 pages.
- 5- Le cirque noir, Montréal, Editions Stanké, 1982, 50 pages.

d) Contes et nouvelles:

- 1- Jolis deuils, Petites tragédies , Montréal, Editions du Jour, 1964, 157 pages.
- 2- "Une femme inoubliable" [nouvelle], Châtelaine, vol. 5, no. 6, juin 1964, pp. 34-35-44-45.
- 3- "La chambre nuptiale" [conte], Le Devoir, 8 avril 1965, p. 20.
- 4- "La Noce", Etudes Françaises, vol. V, no. 1, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, février 1968, pp. 51 à 54.

- 5- Contes pour mille oreilles, Ecrits du Canada français, no 25, Montréal, [s.é.], 1969, pages 137 à 160.
- 6- "Les mots qu'il faudrait " Nouvelles du Québec, Toronto, Prentice-Hall of Canada, 1970, pp. 11 à 30.
- 7- "La soeur irlandaise" [nouvelle inédite], Nord, no. 6, Sillery, Editions de L'Hôte, automne 1976, pp. 33 à 37.
- 8- The hockey sweater and other stories, Toronto, Anansi, 1979, 160 pages.
- 9- Les enfants du bonhomme dans la lune, Montréal, Editions Stanké, 1979, 162 pages.
- 10- "Coup de foudre au carrefour", Nous, vol. 7, no. 9, mars 1980, pp. 26 et 27.
- 11- Les voyageurs de l'arc-en-ciel, Montréal, Stanké, 1980, 44 pages.
- 12- Le chandail de hockey, Montréal, Toundra, 1984, 24 pages.
- 13- La fleur et autres personnages, Montréal, Editions Paulines, 1985, 98 pages.
- 14- Ne faites pas mal à l'avenir, Montréal, Editions Paulines, [s.d.].

e) **Oeuvres radiophoniques, scénario de film et autres:**

- 1- "Il n'a pas plu depuis mille ans", nouvelle diffusée le 12 avril 1960, au poste CBF, Radio-Canada, 30 minutes, réalisateur Jean-Guy Pilon.
- 2- "Le martien de Noël", scénario de film, réalisateur Bernard Gosselin, 1970.
- 3- "Le coeur malheureux d'un bon singe", diffusé le 22 décembre 1970, 60 minutes, réalisatrice Aline Legrand, 16 pages, Radio-Canada.
- 4- "Il y a trop de bruit sur la terre", [micro-théâtre], Ecrits du Canada français, vol. 38,

- 4- "Il y a trop de bruit sur la terre", [micro-théâtre], Ecrits du Canada français, vol. 38, Montréal, [s.é], 1974, pp. 135 à 149; diffusé à Radio-Canada, le 13 juin 1973, réalisateur André Major.
- 5- Québec à l'été 1950, [album photographique], Montréal, Libre Expression, 1982, 197 pages.

f) Essais, critiques et écrits divers:

- 1- "Pan Paon", Livres et auteurs canadiens 1964, Montréal, Editions Jumonville, 1965, p. 28.
- ~~2-~~ "A nous deux", Livres et auteurs canadiens 1965, Montréal, Editions Jumonville, 1966, pages 58-59.
- 3- "Blaise Cendrars: un début dans la vie", Etudes Françaises, vol. II, no. 2, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, juin 1966, pp. 164 à 189.
- 4- "L'itinéraire", Livres et auteurs canadiens 1966, Montréal, Editions Jumonville, 1967, pp. 46-47.
- 5- "Jean-Claude Lovey, Situation de Blaise Cendrars", Etudes Françaises, vol. III, no. 1, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, février 1967, pp. 115 à 121.
- 6- "Le soleil sur la façade", Livres et auteurs canadiens 1967, Montréal, Editions Jumonville, 1968, p. 40.
- 7- "Jean Ménard, Xavier Ménard et le Canada", Etudes Françaises, vol. IV, no. 1, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, février 1968, pp. 105-106.
- 8- "Je voudrais te parler de Jérémiah, d'Ozélma et de tous les autres...", Etudes Françaises, vol. IV, no. 2, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, mai 1968, pp. 238 à 240.
- 9- "Une littérature en évolution", Etudes Françaises, vol. IV, no. 4, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, novembre 1968, pp. 437 à 439.

- 10- "Ecrire m'amuse", La Presse, 9 mai 1970, p. 34.
- 11- "G. Miron, Homme libre", La Barre du Jour, no. 26, octobre 1970, pp.42 à 44.
- 12- "Comment suis-je devenu romancier", Le roman contemporain d'expression française, Actes du Colloque de Sherbrooke (du 8 au 10 octobre 1970), Sherbrooke, CELEF, 1971, pp. 266 à 272.
- 13- "La critique Journalistique au Québec", Le roman contemporain d'expression française, Actes du colloque de Sherbrooke (du 8 au 10 octobre 1970), Sherbrooke, CELEF, 1971, pp. 300-301.
- 14- "Dans cette terre de roches, poussaient des poètes...", Le Devoir, p. X, 30 octobre 1971.
- 15- "Comment une oeuvre peut-elle être dite québécoise ?", Québec français, no. 16, novembre 1974, pp. 22 à 24.
- 16- "Expérience d'écriture: Ceci n'est pas un conte", Etudes Françaises, vol. XII, no. 1-2, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, avril 1976, pp. 85 à 89.

II- Modèles théoriques d'analyse:

- 1- Allean, René, Aspects de l'alchimie traditionnelle, Paris, Editions de Minuit, 1953, 238, pages.
- 2- , Les sociétés secrètes, Paris, Editions Denoël, 1963, 254 pages.
- 3- Beaudouin, Charles, Le triomphe du héros, Paris, Plon, 1952, 233 pages.
- 4- Bourneuf, R., Ouellet, R. L'univers du roman, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, 250 pages.
- 5- Cailliois, Roger, Approches de l'imaginaire, Paris, Editions Gallimard, 1974, 246 pages.
- 6- Eliade, Mircea, Images et symboles, Paris, Gallimard, 1952, 238 pages.

- 7- _____, Mythes, rêves et mystères, Paris, Gallimard, 1957, 279 pages.
- 8- _____, Naissances mystiques, Paris, Gallimard, 1959, 275 pages.
- 9- _____, Aspects du mythe, Paris, Gallimard, 1963, 247 pages.
- 10- _____, Traité d'histoire des religions, Paris, Payot, 1964, 393 pages.
- 11- _____, Le sacré et le profane, Paris, Gallimard, 1965, 186 pages.
- 12- _____, Le mythe de l'éternel retour, Paris, Gallimard, 1969, 187 pages.
- 13- _____, Forgerons et alchimistes, Paris, Flammarion, 1977, 188 pages.
- 14- Hamon, Philippe, "1. Question de narratologie", Actes du colloque de l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III) en collaboration avec l'Université Wrocław, Wrocław, 1974, p. 13 à 25.
- 15- Van Gennep, Arnold, Rites de passage, Paris, Mouton, 1969, 288 pages.
- 16- VIERNE, Simone, Jules Verne et le roman initiatique, Paris, Editions du SIRAC, 1973, 779 pages.
- 17- VIERNE, Simone, Rite, roman, initiation, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1973, 138 pages.
- 18- VIERNE, Simone, L'île mystérieuse de Jules Verne, Paris, Editions Classique Hachette, 1973, 94 pages.

III- Entrevues, études, critiques des oeuvres, etc. (selon l'ordre chronologique):

- 1- Châtillon, Pierre, "Jolis Deuils", Livres et auteurs canadiens 1964, Montréal, Jumonville, 1965, pp. 38-39.
- 2- Morissette, Brigitte, "Un roman explosif pour

- 2- Morissette, Brigitte, "Un roman explosif pour le plus insolite de nos auteurs", La Patrie, 21 juin 1968, p. 53.
- 3- Major, André, "Roch Carrier nouvelle manière: "La guerre, yes sir ! " ", Le Devoir, 2 mars 1968, p. 12.
- 4- Pontaut, Alain, "Claude Péloquin et la conférence blanche", La Presse, 2 mars 1968, p. 25.
- _____, "Joyeusetés du Québec en temps de guerre", La Presse, 9 mars 1968, p. 25,
- 6- Major, André, "Le parti-pris du réalisme caricatural", Le Devoir, 23 mars 1968, p. 15.
- 7- Poisson, Roch, "C'est tellement beau une belle petite guerre...", Photo-Journal, semaine du 27 mars 1968, p. 58.
- 8- Bernier, Conrad, "La guerre, yes sir !" de Roch Carrier, Un petit roman qui se lit un peu trop facilement", Le Petit Journal, semaine du 31 mars 1968, p. 60.
- 9- Lapointe, Gatien, "Violente caricature de la guerre", Le Soleil, 13 avril 1968, p. 32.
- 10- [Anonyme], "Carrier (Rock)[sic], La guerre, yes sir ! ", Fiches bibliographiques de littérature canadienne, no. 420, s.p., mai 1968.
- 11- Saint-Onge, Paule, "Châtelaine a lu pour vous", Châtelaine, vol. 9, no. 6, Montréal, MacLean-Hunter limitée, juin 1968, p. 10.
- 12- Bosco, Monique, "Les arts et les autres"- "Les drames des aînés compris et incarnés", Le MacLean, no. 311, Montréal, MacLean-Hunter limitée, août 1968, p. 46.
- 13- Pontaut, Alain, "Une année de littérature québécoise", La Presse, 7 septembre 1968, p. 27.
- 14- Dionne, René, "La guerre, yes sir !", Relations, no. 331, Montréal, Bellarmin, octobre 1968, p. pp. 279 à 281.

- 15- [Anonyme], "Les livres en bref", Le Québec en bref, Québec, Ministère des Affaires intergouvernementales, 1968, p. 22.
- 16- Gallays, François, "La guerre, yes sir !", Livres et auteurs canadiens 1968, Montréal, Jumonville, 1969, p. 39.
- 17- Martel, Réginald, "Donnez-moi mon roman quotidien- "Floralie, où es-tu ?", La Presse, 10 mai 1969, p. 35.
- 18- Major, André, "R. Carrier: un voyage de noces", Le Devoir, 10 mai 1969, p. 15.
- 19- Sutherland, Ronald, "Faulknerian Quebec- Roch Carrier, La guerre, yes sir !", Canadian Literature, no. 40, Vancouver, University of British Columbia, Spring 1969, pp. 86-87.
- 20- Pelletier, Jacques, "Lettres- Le roman québécois se porte fort bien merci !", Le Soleil, 24 mai 1969, p. 30.
- 21- Moisan, Clément, "La vie des livres- Floralie, où es-tu ? De petites comédies pour enfants, L'Action, 7 juin 1969, p. 24.
- 22- [Anonyme], "L'une des découvertes littéraires de 1968 Roch Carrier: "J'écris pour mieux me connaître", Photo-Journal, semaine du 16 au 23 juillet 1969, pp. 42-43.
- 23- Saint-Onge, Paule, "L'aventure fascinante du passé recréé ...", Châtelaine, vol 10, no. 9, Montréal, Editions MacLean-Hunter limitée, août 1969, p. 45.
- 24- Major, André, "Roman/Michèle Mailhot et Roch Carrier, 2 écrivains au talent qui s'affirme", Le Devoir, 16 août 1969, p. 10.
- 25- Dionne, René, "'Floralie" ou la recherche de la femme d'ici", Relations, no. 342, Montréal, Bellarmin, septembre 1969, pp. 242 à 244.
- 26- Châtillon, Pierre, "Floralie, où es-tu ?", Études Françaises, vol. V, no. 4, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, novembre 1969, pp. 492 à 494.

- 27- Major, André, "Le livre de l'année/ le choix d'André Major", Le Devoir, 6 décembre 1969, p. 34.
- 28- Cloutier-Wojciechowska, Cécile, "Florallie, où es-tu ? de Roch Carrier", Livres et auteurs québécois 1969, Montréal, Éditions Jumonville, 1970, p. 22.
- 29- Perreault, Luc, "Un martien atterrit à Sainte-Mélanie", La Presse, 9 mars 1970, p. 20.
- 30- Ludwig, Jack, "'La guerre, yes sir !'", The Globe and Mail, avril 18 1970, p. 15.
- 31- Bélair, Michel, "Roch Carrier: déterre la hache de guerre", Le Devoir, 12 novembre 1970, p. 12.
- 32- Raby, Georges, "La guerre, yes sir !", Perspectives, vol. 12, no. 46, 14 novembre 1970, pp. 30 à 32.
- 33- Martel, Réginald, "L'écho d'une épopée silencieuse", La Presse, 21 novembre 1970, p. D-3.
- 34- Beauregard, Hermine, "Le pot aux roses, Après la guerre, yes sir, il est par-là le soleil"[sic], Le Petit Journal, 22 novembre 1970, p. 62.
- 35- Dassylva, Martial, "Roch Carrier ? Yes, sir !", La Presse, 25 novembre 1970, p. F-5.
- 36- Moreau, Lise, "La vedette de la semaine Roch Carrier", La Presse, 25 novembre 1970, p. E-8.
- 37- Bélair, Michel, "Au TNM, La guerre, yes sir ! de Roch Carrier: trop mince", Le Devoir, 27 novembre 1970, p. 12.
- 38- Beaubien, Ivanhoé, "Roman québécois/Roch Carrier Philibert enfin retrouvé", Le Soleil, 28 novembre 1970, p. 52.
- 39- Maître, Manuel, "Avec La guerre, yes sir, Roch Carrier, dramaturge par hasard, le restera peut-être par vocation", La Patrie, semaine du 29 novembre 1970, p. 58.

- 40- [Anonyme], "La guerre, yes sir !", Le Nouvelliste, 3 décembre 1970, p. 29.
- 41- Basile, Jean, "No, sir et les aventures de Monsieur Brunante", Le Devoir, 5 décembre 1970, p. 13.
- 42- Chabot, Colette, "Après "La guerre, yes sir Roc(k) Carrier écrira une histoire de "gens de ville" "[sic], Le Petit Journal, semaine du 6 décembre 1970, p. 80.
- 43- Brérubé , Renald, "La guerre, yes sir ! de Roch Carrier: humour noir et langage vert", Voix et images du pays, vol. III, 1970, Montréal, Presses de l'Université du Québec, pp. 145 à 164.
- 44- Dionne, René, "Il est par là, le soleil", Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, Éditions Jumonville, 1971, pp. 54-55.
- 45- Leroux, Normand, "La Guerre, yes sir ! de Roch Carrier", Livres et auteurs québécois 1970, Montréal, Éditions Jumonville, 1971, pp. 94-95.
- 46- Godin, Jean-Cléo, "Roch Carrier: Une terre entre deux (ou trois ?) soleils", Livres et auteurs québécois 1971, Montréal, Éditions Jumonville, 1972, pp. 305 à 310.
- 47- Richer, Julia, "Les romanciers du Jour ", [source inconnue], tirée du fonds Biron, 2 février 1971, [s.p.], C.E.D.E.Q., Trois-Rivières.
- 48- Dionne, René, "Philibert, le fossoyeur critique de "Il est par là, le soleil de Roch Carrier", Relations, no. 358, Montréal, Bellarmin, mars 1971, pp. 86 à 89.
- 49- Bonenfant, Joseph, "L'Aube d'acier", de Roch Carrier", La Tribune, 24 avril 1971, p. C-1.
- 50- Laberge, Pierre, "Il est par là, le soleil" ou la fascination de l'échec", L'Action-Québec, 8 mai 1971, p. 21.
- 51- [Anonyme], "Il est par là , le soleil", L'Eglise Canadienne, vol. 4, no. 8, Montréal, Fides, octobre 1971, p. 268.

- 52- [Anonyme], "'La guerre, yes sir !" porté à l'écran", La Presse, 25 mars 1972, p. D-9.
- 53- Morgan, Jean-Louis, "What makes kwi'bec tick ? ou si Québec m'était conté ", L'Actualité, vol. 13, no. 12, février 1973, p. 10.
- 54- Hudon, Jean-Paul, "La veillée au mort d'Albert Laberge et "La guerre, yes sir " de Roch Carrier", Co-Incidences, vol. 3, no. 2, mars-avril 1973, pp. 46 à 53.
- 55- Simard, Clément, "Roch Carrier sait de quoi il parle", Le Soleil, 29 septembre 1973, p. 49.
- 56- Lachance, Micheline, " "L'humour montre qu'un homme maîtrise sa destinée"- Roch Carrier", Québec-Presse, 30 septembre 1973, pp. 12 et 25.
- 57- Dassylva, Martial, "Un "spectacular" sur un texte faible", La Presse, 18 mars 1974, p.B-1.
- 58- Dassylva, Martial, "Roch Carrier pris par Floralie et le théâtre", La Presse, 13 avril 1974, p. D-3.
- 59- Martel, Réginald, "Sans la folie, la sagesse serait triste", La Presse, 13 décembre 1975, p. D-3.
- 60- Leroux, Normand, "La guerre, yes sir de Roch Carrier", "Le théâtre canadien-français", Archives des Lettres canadiennes, Tome 5, 1976, pp. 631 à 635.
- 61- Fournier, Georges-Vincent, "Roch Carrier: Une quête d'authenticité", Nord no. 6, Sillery, Editions de L'Hôte, automne 1976, pp. 121 à 144.
- 62- Gingras, Line, "Floralie, où es-tu ?", Nord no. 6, Sillery, Editions de l'Hôte, automne 1976, pp. 77 à 83.
- 63- Gingras, Line, Gignac, Robert, et Verrault, France, "Entrevue avec Roch Carrier", Nord no. 6, Sillery, Editions de l'Hôte, automne 1976, pp. 7 à 31.

- 64- Lemay, Jean-Marie, "A la recherche de l'homme québécois", Nord no. 6, Sillery, Editions de l'Hôte, automne 1976, pp. 85 à 97.
- 65- Nepveu, Pierre, "Le grotesque dans "La guerre, yes sir !", Nord no. 6, Sillery, Editions de l'Hôte, automne 1976, pp. 49 à 59.
- 66- Gruslin, Adrien, "Roch Carrier: Du roman au théâtre", Le Devoir, 4 mars 1978, p. 33.
- 67- Dorion, Gilles, Emond, Maurice, "Roch Carrier entrevue", Québec français, octobre 1978, pp. 29 à 32.
- 68- Dorion, Gilles, "Roch Carrier et le pays rêvé", Québec français, octobre 1978, pp. 34-35.
- 69- Bond, David J., "Carrier's fiction", Canadian Literature, no. 80, Vancouver, University of British Columbia, spring 1979, pp. 102 à 131.
- 70- Roy, Pierrette, "On ne s'improvise pas écrivain- (Roc(k) Carrier)" [sic], La Tribune, 20 octobre 1979, p. 22.
- 71- Dansereau, Estelle, "Le fantastique chez Roch Carrier et Jacques Benoit", Canadian Literature, no. 88, Vancouver, University of British Columbia, spring 1981, pp. 120 à 131.
- 72- Royer, Jean, "A chaque fois la première page", Ecrivains contemporains-Entretiens, Montréal, l'Hexagone, pp. 128 à 133; [reprise d'un article publié dans Le Devoir du 3 octobre 1981].
- 73- Joyaux, Georges J., "Hémon et Carrier: deux visions de "l'épopée silencieuse" du Québec", The French Review, vol. LV, no. 3, New-York, American Association of Teachers of french, pp. 372 à 381.
- 74- Lafon, Dominique, "Floralie, où es-tu ?", Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec 1960-1969, tome IV, Montréal, Fides, 1984, pp. 354-355.

- 75- Dorion, Gilles, "La guerre, yes sir !", Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec 1960-1969, tome IV, Montréal, Fides, 1984, pp. 382-384.
- 76- Dorion, Gilles, "Il est par là, le soleil", Dictionnaires des oeuvres littéraires du Québec 1970-1975, tome V, Montréal, Fides, 1987, pp. 419-420.

IV- Ouvrages généraux:

a) Dictionnaires:

- 1- Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, Dictionnaire des symboles, Paris, Robert Laffont/Jupiter, édition revue et corrigée, 1982, 1060 pages.
- 2- Grant, Michael, Hazel, John, Le who's who de la mythologie, Paris, Seghers, 1975, 455 pages; traduction de Etienne Legris: Who's who in Classical mythology, Michael Grand Publication and John Hazel, 1973, 455 pages.
- 3- Grimal Pierre, Dictionnaire de la mythologie grecque et latine, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, 576 pages.
- 4- Lemire, Maurice et al., Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome III (1940-1959)-tome IV (1960-1969), tome V (1970-1975), 1982, 1984, 1987, Montréal, Fides.

b) Autres oeuvres:

- 1- Benoît, Luc, Le campagnonnage et les métiers, Paris, Presses Universitaires de France, collection "Que sais-je", 1966, p. 60 à 79.
- 2- Bruneau, Luc, Entre l'Eden et l'utopie, les fondements imaginaires de l'espace québécois, Montréal, Québec-Amérique, 1984, 235 pages.
- 3- Linteau, P.-A, et al., Histoire du Québec contemporain, Le Québec depuis 1930, Montréal, Boréal Express, 1986, 739 pages.
- 4- Moles, Abraham, Rohmer, Elisabeth, Labyrinthe du vécu, l'espace matrice d'action, Paris, Librairie des Méridiens, 1982, 183 pages.

- 5- Pagé, Pierre, Répertoire des oeuvres de la littérature radiophonique québécoise 1930-1970, Montréal, Fides, 1975, 826 pages.
- 6- Ronse, Henri, "Le labyrinthe espace significatif", Cahiers internationaux de symbolisme, nos 9-10, Mons, Le CIEPHUM, 1965-1966, pp. 27 à 43.
- 7- Stacey, C.P., Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la seconde guerre mondiale, "Six années de guerre l'armée au Canada, en Grande-Bretagne et dans le Pacifique", tome I, Ottawa, E. Cloutier, 552 pages.